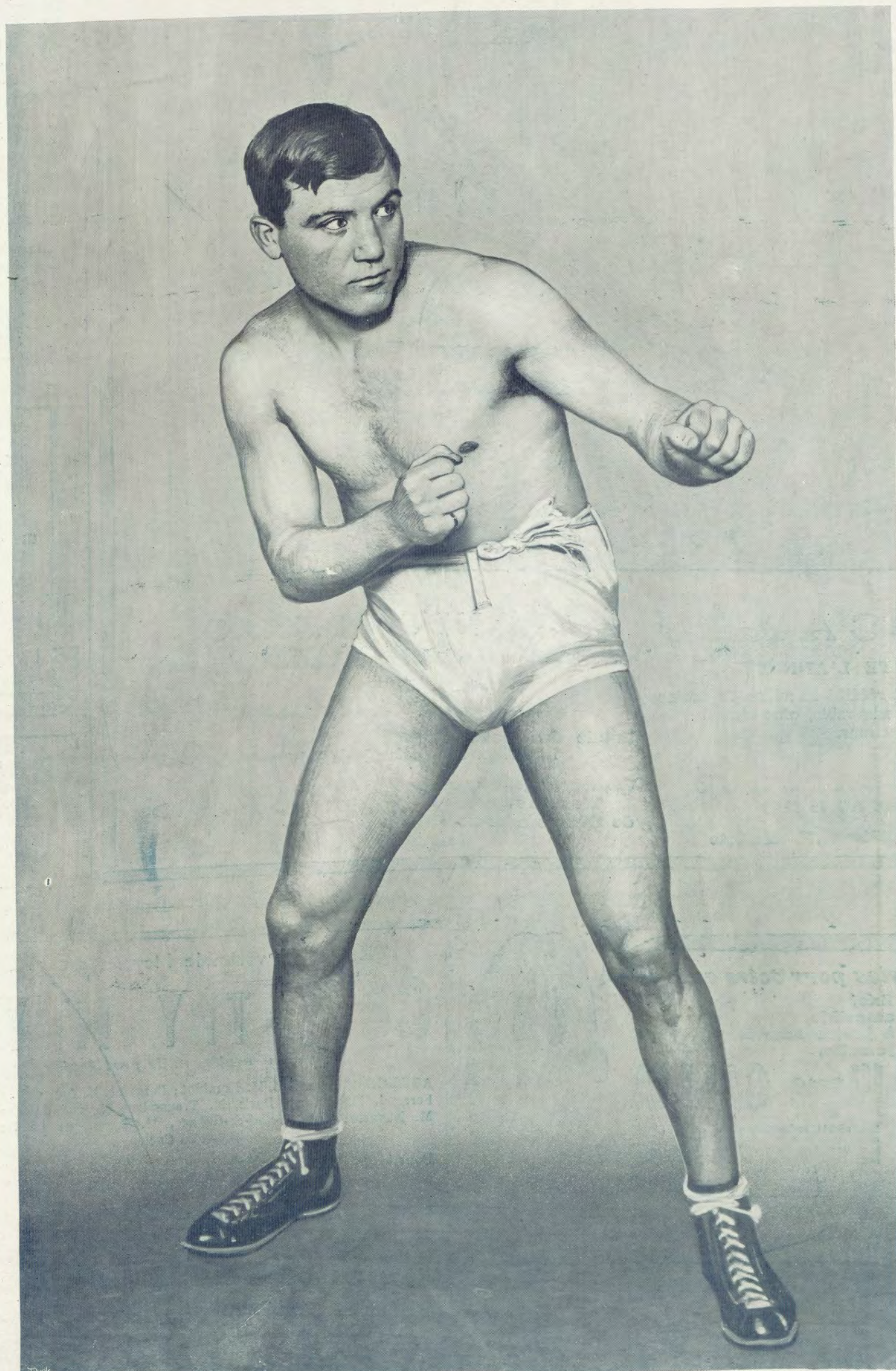


VIE AU GRAND AIR



LE BOXEUR ADRIEN HOGAN

Adrien Hogan, le brillant boxeur français, a réussi à triompher aux points du fameux Américain, Willie Lewis.

LIQUEUR
CORDIAL-MÉDOC

G. A. JOURDE

LIQUEUR
CORDIAL-MÉDOC

BORDEAUX

LIQUEUR
CORDIAL-MÉDOC

MONTE-CARLO



MONTE-CARLO

OUVERT TOUTE L'ANNÉE

Le **Casino**, superbement réédifié au milieu de jardins féeriques et dans un site admirable, offre toutes les attractions.

SAISON THÉÂTRALE
DU 15 NOVEMBRE AU 15 MAI

Opérettes & Comédies & Ballets

GRANDS OPÉRAS

Sous le haut patronage de S. A. S. le prince Albert de Monaco.

Concerts classiques de Musique ancienne et moderne

Palais des Beaux-Arts
Exposition internationale de Peinture et Sculpture.

Courses de chevaux sur l'hippodrome du Var.
Tir aux Pigeons & Lawn-Tennis. & Courses
de Canots automobiles et d'Hydroaéroplanes.
Golf & Tournoi d'épée, etc., etc.

Officiers Ministériels

PANTIN 2 maisons de rapport : 1^{re} rue de Paris, 220, et r. de Noisy, 1 et 3 ; 2^o r. de Paris, 197-199 et 201, av. jard. Cees: 673 et 1.226 m. Rev. br.: 3.635 fr. et 5.900 fr. M. à pr.: 35.000 et 60.000 fr. 1^{re} te prop. et 3^{te} ter. à Bagnolet Cees: 822, 507, 635 et 476 m. M. à pr.: 25.000 fr., 1.000 fr., 1.000 fr. et 1.000 fr. Adj. s. en Ch. N., Paris, 11 mars S. M. THION DE LA CHAUME, 8 b Sébastopol.

Maison **R. N. D. DE VAZARETH**, 8. R. b.: 11.736 fr. à Paris M. à pr.: 115.000 fr. Adj. sur 1 ench. Chez Notaire, Paris, le 11 mars 1913. S. d. à M^e H. MOREL D'ARLEUX, not., 37, Fg. Poissonnière.

Maison **58, R. RODIER** (9^e). Cee: 480 m. env. R. b.: à Paris 20.901 fr., 60 Prêts à conserv. Mise à pr.: 240.000 fr. Adj. sur 1 ench. Ch. Not., Paris, le 11 mars. S'adr. M^e PLOCQUE, notaire, 1, rue d'Hauteville.

LIRE FEMINA

VOIR DANS

Je sais tout

du 15 Février

un superbe portrait, hors texte,
à encadrer de

M. Raymond Poincaré

Président de la République française

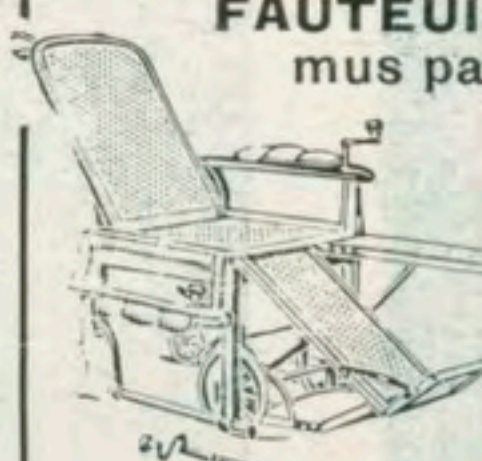
FAUTEUILS à MANIVELLES
mus par la personne assise

DUPONT

10, rue Hauteville
PARIS (VI^e)

TÉLÉPH.: 818-76

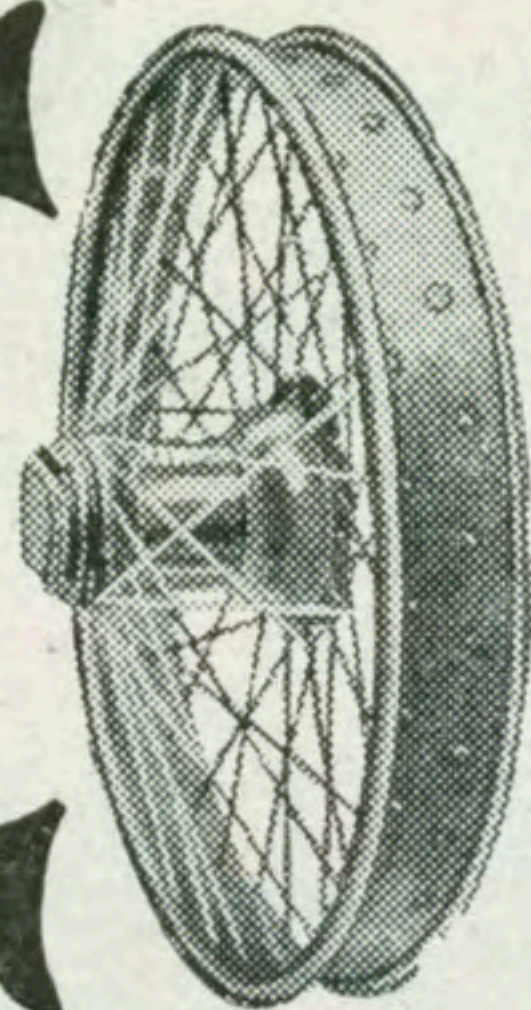
Catalogue franco



Que vous désiriez pour votre auto
une Roue métallique : fixe,
amovible,
à jantes amovibles,
jumelle,

La ROUE Métallique GALLIA

est la **PLUS SIMPLE** **MOINS CHÈRE** **PLUS SURE**
Demandez la Brochure illustrée **La Roue**,
offerte gracieusement aux lecteurs de
la " Vie au Grand Air ", aux Etablis-
sements **GALLIA**, 67 boulevard
Pessières, PARIS.



Exigez la véritable bicyclette anglaise

COVENTRY ROYAL

Partout copiée, nulle part égale

AGENCES à : Aurillac, M. Nombrot ; Bergerac, M. Annequit ; Clermont-Ferrand, M. Cavard ; Paris, M. Trousselier, 55, rue de Prony ; Pau, M. Navarre ; Saint-André-de-Cubzac, M. Jeanneau ; Le Raincy, Au Salon du Cycle.

Pour le gros : **TOUCHET & DUBIEUX**, 29, rue de la Chapelle, PARIS
Catalogue gratuit sur demande.



PIERRE LAFITTE ET Cie

LE CODE DU SPORTSMAN

SPORTS - BIBLIOTHÈQUE

Collection illustrée complète en 24 VOLUMES

DEMANDEZ LE CATALOGUE SPÉCIAL

La Vie au Grand Air

N° 753 * 22 Février 1913

ABONNEMENTS:

France.. .. 24 francs.

Etranger.. .. 28 —

Changement d'adresse : 0 fr. 75.

Les abonnements peuvent se payer en deux fois.

PIERRE LAFITTE & C^{ie}, ÉDITEURS

90, avenue des Champs-Élysées, Paris — Téléphone : 528-64-66-68

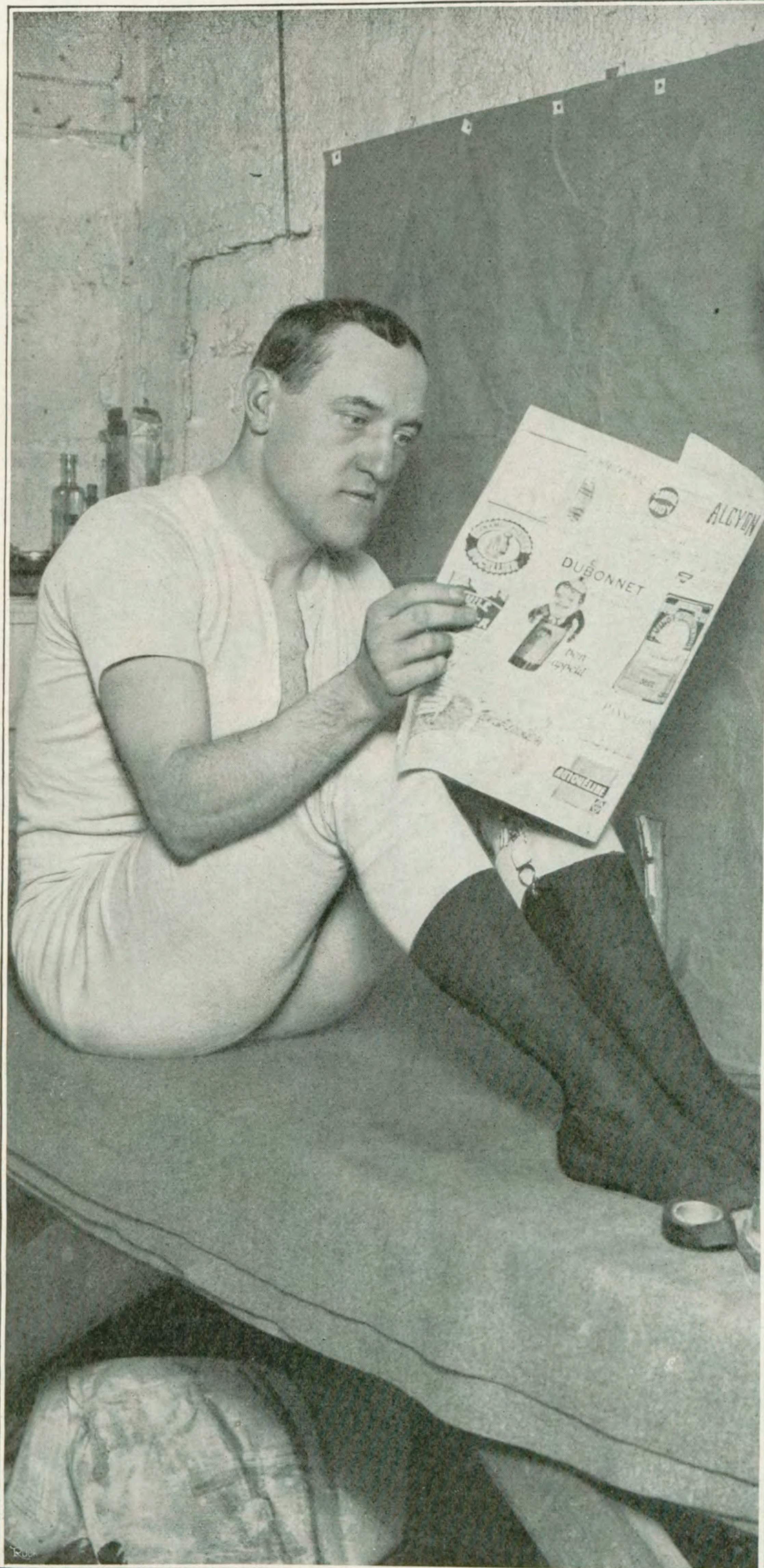
Publicité : Huguet, de Pallissaux et Cie, 11, boul. des Italiens

Tous droits réservés pour tous pays. — Copyright in U. S. A. by Pierre Lafitte et Cie.
Les manuscrits et documents ne sont pas rendus.

AVANTAGES AUX ABONNÉS

Les abonnés bénéficient de 5 fr. 50 par an sur les acheteurs au numéro. Ils reçoivent gratuitement le numéro de Noël, les numéros spéciaux et de nombreuses primes.

Liste des primes envoyée franco sur demande.



KRAMER ET HOURLIER AVANT LEUR MATCH

Beaucoup de spectateurs s'étaient rendus, dimanche dernier, au Palais des Sports, pour assister à la rencontre de notre champion Léon Hourlier, avec l'invincible Kramer. Malgré tout son courage, notre représentant fut battu dans les deux manches, après de nombreuses péripéties. Nous représentons les deux adversaires photographiés dans leur cabine, quelques instants avant leur match. A gauche, Kramer, après son massage, lit paisiblement la Vie au Grand Air ; à droite, Hourlier prend connaissance d'une lettre d'un de ses admirateurs qui lui souhaite de triompher.

UNE AVIATRICE A LE RUBAN ROUGE



HÉLÈNE DUTRIEU, CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

Pour la première fois, le ruban rouge vient d'être piqué sur la poitrine d'une aviatrice. C'est à Mlle Hélène Dutrieu que revient cet honneur. Tour à tour recordwoman de vitesse sur piste, téméraire acrobate au music-hall, artiste applaudie au théâtre, elle vint à l'aviation dès ses débuts. Elle remporta deux fois la Coupe Femina : une première fois, le 22 décembre 1910, à Etampes, couvrant 167 kil. 200 en 2 h. 35, et une seconde fois, le 12 septembre 1911, à Mourmelon, avec 230 kilomètres couverts en 2 h. 45. (Biplan H. Farman, hélice Chauvière).

PROPOS D'UN SPORTSMAN

L'enquête

Impitoyable, sans remords ni faiblesse, impavide et majestueuse, l'U. S. F. S. A. poursuit son enquête sur les faux amateurs qui, au lieu d'objets d'art, touchent des prix en espèces.

L'un d'eux, un coureur à pied célèbre, vient de l'échapper belle. On l'accusait d'avoir touché 1.000 francs pour un déplacement et une course sur un vélodrome parisien.

— Moi, dit-il, indigné, avoir touché 1.000 francs ! Peut-on dire ! Cette course m'a coûté 200 francs que j'ai versés moi-même !

— Pas possible !

— Oui, 200 francs, et la preuve, je l'ai sur moi. Regardez ce diamant à ma bague. C'est le prix qui me fut offert ; objet d'art, vous l'entendez bien ; nous le choisissons avec le directeur et, comme il dépassait un peu la valeur de ce que comptait y mettre ce brave homme, je versai moi-même les 200 francs supplémentaires.

— Pardonnez-nous, répondit l'enquêteur, mille excuses, nous avions cru que vous étiez professionnel, et que vous aviez touché 1.000 francs. Mais un diamant, peste, cela change, nous voyons bien que vous êtes amateur, et même amateur de diamants. C'est une belle pièce. Il vaut au moins 800 francs.

— Il vaut 1.200 francs, répondit l'amateur.

— C'est juste. A quoi songez-vous ? 1.000 et 200. Allez-en paix vous êtes amateur. Et il ajouta, parlant à son secrétaire : Quant à cet individu qui a touché cinq francs en 1902, vous lui répondrez qu'il ne peut être des nôtres. Il a été professionnel, qu'il le reste !

Cette théorie fera plaisir à celles qu'on nomme les petites dames et elle leur permettra de parler avec une mélancolie désintéressée de leurs admirateurs.

— Le petit « Chocolat » dira l'une d'elles. Je l'ai aimé deux ans, d'amour désintéressé. Il ne m'a pas donné un sou. La preuve ce sont : mon collier de perles, mon auto, et mes trois propriétés, à Paris, à la campagne et à la mer. Je n'ai pas voulu accepter autre chose de lui, à part le pastel Louis XV qu'il avait payé 675.000 francs. Ah ! voilà un amour qui m'a coûté cher !

Il y a toutefois un abus réel à craindre. L'amateur cycliste américain Sanger se vit jadis ainsi, en fin de saison, à la tête de 28 pianos. On a beau aimer la musique et être grandement logé ! Il y a de quoi s'indigner.

Il serait donc plus simple d'admettre comme objet d'art, tous les diplômes et toutes les médailles. Les diplômes pourraient être délivrés sous la signature de la Banque de France, sur papier spécial de trois couleurs, avec reproduction d'une œuvre d'art connue de Luc-Olivier Merson, par exemple (Romainol sculpta). Quant aux médailles, c'est, on le sait, à la Monnaie, qu'on frappe les plus artistiques. Quelle plus belle inscription que celle-ci : République française ? Quelle plus belle devise que ces mots immortels : Liberté, Egalité, Fraternité, avec la date de la performance, le coq gaulois, qui est l'insigne officiel de l'U. S. F. S. A., et ces mots, immortels eux aussi : 20 francs, 100 francs !

Quand on est franc, en effet, on ne saurait trop l'être.

WHIPPER.

A NOS LECTEURS

Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs que nous avons décidé de faire suivre les Souvenirs de Paul Bourrillon d'une série technique très importante sur la culture physique.

Elle sera purement pratique, donnant à chacun les conseils qui lui conviennent et le régime à suivre, qu'il s'agisse d'hommes, d'adolescents, d'enfants, de femmes et même de gens malades ou anormaux.

Nous avons confié la tâche d'écrire ce travail à M. Mirville, l'une des compétences les plus remarquables, en culture physique, qui a su dégager de chacun des systèmes d'éducation ce qu'il convenait de retenir et de négliger.

La Vie au Grand Air.

AÉRONAUTIQUE

L'aéro-carte⁽¹⁾

L'inventeur était le capitaine Scheimpflug.

Les lecteurs de la Vie au Grand Air sont trop familiarisés avec les photographies prises en l'air, de la nacelle d'un ballon, libre ou dirigeable, ou du siège d'un aéroplane, pour qu'il soit nécessaire de leur en expliquer l'intérêt.

Il n'est personne qui, à la vue de ces splendides documents, n'ait eu l'idée de se demander s'il ne serait pas possible de les coordonner, de façon à en faire une carte.

A dire vrai, et à examiner les choses d'un peu plus près, la tâche n'est pas si commode qu'elle apparaît au premier abord. Entrons dans le détail, supposons-nous dans la nacelle d'un ballon, penchons-nous par-dessus le bord, regardons le sol qui se déroule lentement sous nos pieds. Que voyons-nous ? C'est ce que « prendra » l'appareil photographique. Et sa chambre noire, c'est notre œil, comme son cliché, c'est notre vision. Tout d'abord, selon que nous serons plus ou moins haut, au-dessus du sol, les objets nous apparaîtront plus ou moins grands, à une échelle différente, pour nous servir d'une expression cartographique. De plus, si les objets placés en dessous de nous, sous la nacelle, sont vus, par nous, de leur zénith, en revanche, et au fur et à mesure que nos yeux se portent vers l'horizon, nous voyons, de plus en plus les objets sous un certain angle. Leur position relative, telle qu'elle nous apparaît, ne nous donne plus l'exacte notion de la distance qui la sépare. Deux objets séparés par 1.000 mètres l'un de l'autre, et vus de 1.000 mètres de hauteur, nous semblent très distants, si nous sommes au dessus de l'un d'eux, car un angle de 45° les sépare ; s'ils sont au bout de notre horizon, on a peine à les distinguer l'un de l'autre, et, théoriquement, l'angle de vision qui les sépare tend vers zéro, au fur et à mesure qu'ils s'éloignent vers l'infini. Première difficulté.

La seconde consiste en ce fait, que nous considérons un terrain plat. Or, dans la réalité, il faut prévoir un certain relief. Dans ce cas, il peut arriver, par suite de la hauteur de certains points de l'arrière plan, que l'arrière plan est plus proche de l'observateur que le premier plan lui-même, et tous ces points sont reliés par des plans obliques qu'on ignore, puisqu'il s'agit précisément de les relever.

Ces difficultés sont très visibles sur le petit schéma ci-joint (fig. 1). Sont-elles réellement insurmontables ?

Non, et ici encore, la science a su vaincre et triompher.

C'est à un capitaine du génie autrichien, Th. Scheimpflug, mort en août 1911, et dont l'œuvre, toute scientifique et en dehors de toute préoccupation commerciale, est continuée par M. Kammerer, qu'on doit la méthode et l'appareil avec lesquels on a pu lever les premiers modèles d'aéro-cartes que nous publions aujourd'hui.

Bornons-nous, dans le cadre de cette revue de vulgarisation sportive, à expliquer de quelle façon furent résolues les difficultés premières.

La première difficulté, et la moindre, est celle de l'altitude à laquelle sont prises les photographies. Elle détermine, en effet, l'échelle de la carte, le rayonnement de vision de l'appareil, et l'échelle de perspective. Comme on le verra tout à l'heure, le capitaine Scheimpflug a créé deux appareils, l'un qui prend la vue dans les airs, et quelle que soit l'obliquité de la plaque, le second, dit Photoperspectographe, transforme la vue ainsi prise, en projection horizontale. Il ne lui reste donc qu'à définir l'échelle de sa carte par le rapport entre la distance focale de l'objectif et la hauteur de l'objectif au-dessus du terrain. L'échelle dépend donc uniquement de la quantité variable, la hauteur de l'appareil au-dessus du terrain. Les expériences ont établi l'échelle suivante à une distance focale de 100 mètres :

5.000	à 500 mètres de hauteur.		
1			
10.000	à 1.000	—	—
1			
20.000	à 2.000	—	—
1			
30.000	à 3.000	—	—
1			
50.000	à 5.000	—	—

Il ne saurait être question de se contenter de photographier les points au-dessus desquels on passe. Une chambre unique, avec un objectif unique,

(1) Voir les clichés page 138.

horizontal, embrasse peu de terrain. Il faudrait multiplier les vues de telle façon que, pratiquement, l'entreprise serait impossible.

Le capitaine Scheimpflug a donc créé un appareil spécial à huit chambres, dont sept, groupées autour de la huitième, ont leur axe optique incliné à 45° sur l'horizon quand la chambre centrale l'a vertical. Cet appareil multiple est commandé par un seul déclanchement, et les huit objectifs photographient ainsi, grâce à l'obliquité de l'axe des sept chambres de la périphérie, un heptagone de terrain considérable, dont le diamètre est égal à cinq fois la hauteur de l'appareil d'au-dessus du sol. Si donc, en dirigeable, par exemple, vous naviguez à 2.000 mètres, pour l'échelle du 1/20.000, vous photographiez un heptagone de 5 kil. de rayon, et le dirigeable devra naviguer pendant cinq kilomètres avant que vous n'ayez besoin de prendre une autre vue.

Cependant, ouvrez l'appareil, prenez vos huit clichés, vous n'avez obtenu qu'une vue, la vue centrale en photographie horizontale ; les sept autres, on peut s'en rendre compte, sont prises obliquement et non raccordées entre elles. Nous avons huit vues qu'il faut d'abord harmoniser, c'est-à-dire transformer en projection analogue, puis raccorder.

C'est un appareil spécial, encore inventé par le capitaine Scheimpflug, le photoperspectographe, qui va, suivant l'expression de M. Kammerer, « niveler les vues obliques et les rendre strictement équiva-

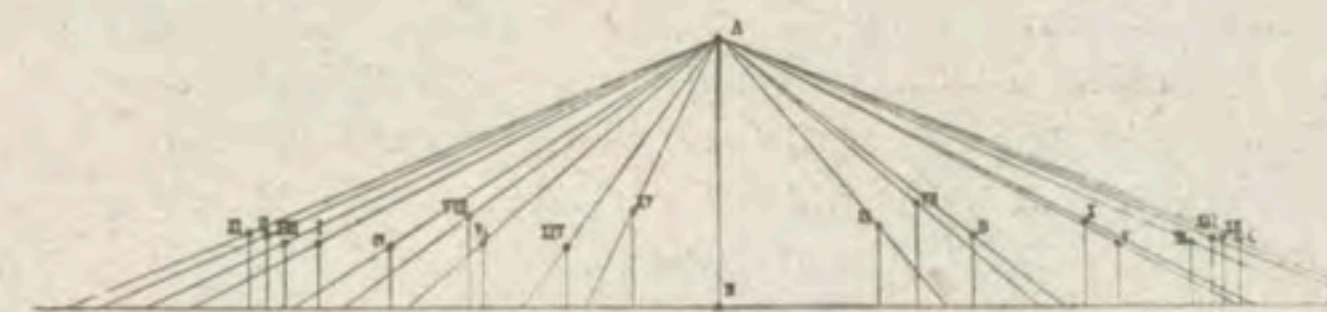


Fig. 1. — Suivant les différences d'altitude des objets placés à l'arrière plan peuvent être plus près de l'observateur en ballon que ceux du premier plan sur le sol.

lentes à une photographie horizontale ». Le photoperspectographe est, au fond, un simple appareil de reproduction photographique, mais au lieu de ne permettre que des agrandissements ou réductions, il peut produire photographiquement, à pleine ouverture de l'objectif, des transformations de perspective qu'on ne pouvait jadis obtenir que par ce qu'on appelait les chambres Colson, sans objectif. M. Scheimpflug a posé et démontré ce qu'il appelle les trois théorèmes de transformation oblique :

1° Tout plan original, quelle que soit sa position dans le champ de l'objectif, se reproduit également en plan.

2° Le plan original, le plan de la reproduction et le plan de l'objectif s'entrecroisent dans une même ligne droite que l'on appelle l'axe de collimation. Le plan original et le plan de reproduction forment ainsi, avec le centre optique de l'objectif, un vrai système projectif auquel s'appliquent toutes les lois de la perspective.

3° L'image de l'élément infini du plan original se trouve dans l'intersection du plan de la reproduction et du plan focal de l'objectif.

Donc, un appareil construit de façon à donner automatiquement au plan de la reproduction la position correspondante à la position originale permet de résoudre photographiquement et à pleine ouverture de l'objectif tout espèce de problème de perspective (fig. 2).

Tel est le photoperspectographe. L'objectif se trouve au centre, son axe optique est horizontal et parallèle au mouvement longitudinal des deux parois porte-plaques. Chaque paroi est munie d'un pivot vertical et d'un centre horizontal divisé pour lire l'angle par rapport à l'axe optique. Les parois coulissent verticalement et transversalement et portent un cercle vertical à divisions sur lequel s'applique la plaque. Une lampe à mercure projette la lumière à travers la plaque originale à transformer et à travers l'objectif sur la plaque de reproduction. La mise au point est automatique.

Voilà donc nos sept vues obliques transformées. Reste à les raccorder avec la vue centrale et à les raccorder entre elles. Cela se fera mécaniquement. L'appareil aux huit chambres est réglé une fois pour toutes, en prenant une vue du ciel étoilé et d'étoiles dont on connaît les angles entre les rayons qui émanent d'elles. On transforme les vues ainsi prises au photoperspectographe, de manière à ce que les images de ces étoiles coïncident avec des repères pris à l'avance géométriquement ; les marques des repères sont reproduites dans la position qu'elles doivent prendre dans le plan de la plaque centrale, et cette position trouvée, on la trace sur une grande plaque de verre qui servira pour toutes les transformations suivantes, on n'aura qu'à opérer mécaniquement. Si l'appareil, par extraordinaire, se dérègle, il n'y aura qu'à le régler à nouveau par la photographie du ciel.

Enfin, en terrain très accidenté, il suffit de deux

vues stéréoscopiques se chevauchant l'une sur l'autre et prises de deux points séparés en l'air par une distance moindre que deux fois et demie la hauteur de l'appareil au-dessus du sol. On a pu obtenir des pentes de 45° en déclanchant deux vues à une distance égale à la hauteur.

Les appareils de ce genre peuvent servir non seulement au levé scientifique d'aéro-cartes analogues

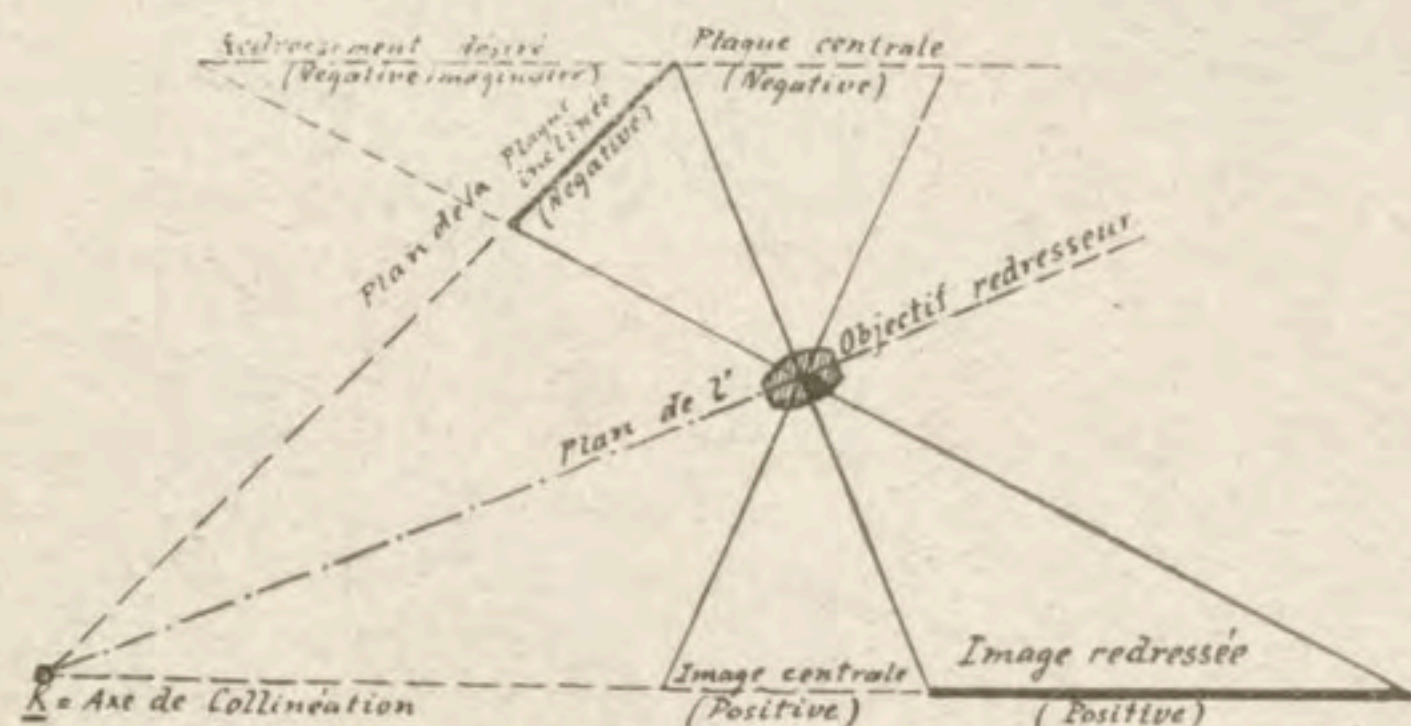


Fig. 2. — Schéma de la transformation de l'image par le Photopériscope.

à celle que nous reproduisons, mais pour les reconnaissances en guerre en aéroplane ou en ballon.

Avec la vue oblique transformée, il devient inutile d'aller voler au-dessus de l'ennemi, précieux avantage.

Les cartes des pays neufs dont on veut connaître avant tout les grandes lignes pourraient être levées très facilement. M. Berget, à Bruxelles, déclare qu'avec ce système la carte totale de l'Afrique, analogue à notre carte d'Etat-major, pourrait être levée et établie en vingt ans, pour 30 millions, au lieu de deux siècles et de 1.500 millions avec la méthode de triangulation.

Le Dr Pencker, professeur de cartographie à Vienne, a dressé lui-même des cartes et l'Autriche a adopté le système de Scheimpflug. En Allemagne, on le discute scientifiquement; en Angleterre, on a déjà commandé des appareils.

Il est possible qu'au prochain meeting de Monaco, en avril, on relève le plan de la principauté par cet ingénieux, rapide et tout à fait moderne procédé.

GEORGES PRADE.

BOXE

Les grands matches

Hogan s'élève. Carpentier se maintient.

QUE de matches ! que de matches ! Et comme la semaine qui vient de se terminer fut fertile en émotions fortes ! Procédons par ordre : d'abord, le Palais des Sports. Ce vaste vélodrome, où nous avons vécu tant d'heures angoissantes au cours de la Course des Six Jours, a été transformé, l'autre soir, en une salle de boxe grandiose et colossale. Je lui reprocherai peut-être d'être trop grande. Mais les organisateurs avaient réussi à installer les places avec goût et les profanes n'auraient jamais pu supposer qu'ils étaient dans un hall où l'on a coutume de courir à bicyclette. Les vastes dimensions du lieu permettent d'établir des places à très bon marché, et c'est une belle chose de faire apprécier l'escrime du poing aux masses qui ne peuvent, d'ordinaire, s'offrir le spectacle des combats à sensation.

Il était difficile de « mettre sur pied » un match plus populaire que celui opposant notre initiateur aux finesse du noble art, Willie Lewis, à notre représentant Adrien Hogan qui, depuis son retour du régiment, n'avait pu encore faire valoir ses mérites.

Le Français a battu l'Américain aux points, mais je dois avouer que je suis l'un des rares spectateurs que le match nul aurait satisfaits davantage. Et je ne veux pas, en cela, diminuer la valeur d'Hogan, que je considère comme un pugiliste de très grande valeur. Il n'est pas aussi scientifique et aussi beau à voir que Carpentier, mais il possède une endurance, un courage et une énergie qui sont également du domaine des champions. Willie Lewis ne m'a pas semblé déchu, loin de là, et j'aimerais le revoir, ayant eu plus de temps pour s'entraîner. Il eut les dix premières reprises et la dernière pour lui et, avantage considérable, mit un knock-down à son actif. Selon moi, cette constatation devait suffire à égaliser les chances des deux rivaux.

Il est une considération qui ne doit pas entrer en ligne de compte au sujet de la décision, mais qui montre le courage et l'énergie de Willie Lewis et d'Hogan. Celui-ci s'abîma une main au cours de la rencontre et Willie Lewis se luxa un poing au huitième round, l'autre au douzième. Ce ne sont point des racontars : j'ai vu les mains de l'Américain après le combat, elles étaient enflées démesurément.

Willie Lewis voudrait avoir sa revanche et je

crois que cela nous permettrait d'assister, à nouveau, à un admirable combat.

C'est avec un réel plaisir que j'ai enregistré le succès de notre représentant qui, à sa très grande qualité, joint une méthode d'entraînement et un caractère que peuvent lui envier la plupart de nos champions. Ne commettant jamais le moindre excès, ne succombant pas aux tentations, c'est un bon fils et un excellent garçon, qui honore sa corporation. Et nous serons toujours heureux d'applaudir aux victoires d'Hogan, qui mérite une réussite complète.

Le lendemain de ce match Hogan-Willie Lewis, nous avons assisté, au Cirque de Paris, au combat Georges Carpentier-Bandsman Rice. Celui-ci, officieux champion d'Angleterre des poids mi-lourds, a été battu en un round et demi.

Notre représentant obtint ainsi le même résultat qu'avec Jim Sullivan, champion d'Angleterre des poids moyens. Certains spectateurs ont prétendu que l'Anglais n'existait pas et qu'il ignorait tout de la boxe. Ils ne pouvaient pas mieux avouer leur incompetence, car Rice fit un premier round qui n'avait rien d'un novice et j'aimerais revoir ce pugiliste contre d'autres mi-lourds, moins prodigieux que Carpentier.

En outre, même si le vaincu avait absolument ignoré le noble art, sa rencontre avec Carpentier était obligatoire pour prouver que le Français est le meilleur poids mi-lourd européen. La démonstration est faite maintenant.

JACQUES MORTANE.

Poignée de nouvelles.

— Willie Lewis, qui a été le sparring-partner de Al. Palzer, déclare que ce boxeur n'a été battu par Luther Mac Carty que parce qu'il s'aurait depuis plusieurs jours de l'estomac. A son avis, Palzer est le meilleur poids lourd blanc actuel.

— Le tribunal correctionnel de Lille a condamné Carpentier à 16 francs d'amende avec sursis et à 1 franc de dommages et intérêts pour avoir donné un soufflet à un charretier au cours d'une promenade en automobile.

AVIATION

L'aviation aux Indes

Les globe-trotters aviateurs

[Nous avons reçu des nouvelles des excellents pilotes Marc Pourpe et Geo Verminck, qui sont partis, on le sait, faire une tournée d'aviation aux Indes en Australie et en Océanie. Nous avons déjà publié une relation de voyage de Marc Pourpe et des photographies de leur séjour à Ceylan. Voici une nouvelle lettre, datée du 11 janvier.]

J'ai quitté Calcutta ce matin. Je prends les devants pour tout arranger avant l'arrivée de Geo Verminck et du matériel. Nous avons eu un très gros succès à Calcutta. Le premier jour, plus de 150.000 spectateurs, la majorité constituée par des noirs, se pressaient autour de l'aérodrome.

Notre service d'ordre nécessita la présence de 3.000 Ecossais aux petites jupes, 200 cavaliers et 500 policemen. On nous a affirmé que, même pendant le séjour du roi d'Angleterre, il n'y avait jamais eu une aussi formidable cohue.

Aucun incident ne marqua cette belle journée. Nous avons fait chacun deux vols et, pendant le second, nous sommes partis tous les deux au-dessus de Calcutta. Les toits étaient noirs de négrillons. Nous avons suivi le Hoogly, tributaire du Gange, jusqu'à Hourah, à moitié chemin de Chandernagor. L'enthousiasme était indescriptible.

Au point de vue financier, malheureusement, nous n'avons pas été très satisfaits, car il est impossible de trouver des terrains clôturés. Aussi le public entre d'autorité et fait des difficultés pour payer.

La maison Lipton nous a offert un prix de 1.000 roupies (1.700 francs), pour aller voler au-dessus de ses établissements. J'ai gagné ce prix. A part cela, nous n'avons pu obtenir d'autres encouragements, ne restant pas assez longtemps dans chaque pays.

Notre deuxième meeting a également été très réussi et Geo Verminck, qui vole à merveille, a enthousiasmé la foule.

Ce qui étonne le plus les gens qui nous observent de près, c'est que nous ne faisons jamais d'essais. Nos appareils volent à pleine vitesse de leurs caisses. Et les indigènes ne peuvent comprendre comment nous faisons.

Ils en sont restés sur la visite que leur fit le baron de Caters, il y a deux ans et demi. Le temps l'empêchait de voler le plus souvent. Jullerot est également venu l'année dernière, mais a accompli peu de randonnées aériennes.

Nous avons de nombreuses demandes d'achats d'appareils et maints jeunes gens nous ont fait des offres pour leur apprendre à voler.

A Rangoon, où nous nous rendons, on n'a jamais encore vu d'aéroplane. C'est pourquoi j'espère que

cela va très bien marcher. De là, nous nous rendons à Singapour, puis à Saïgon et ensuite à Shanghai.

MARC POURPE.

Poignée de nouvelles.

— Le 12 février, pour fêter son 100^e voyage, le dirigeable allemand *Hansa* avait entrepris, richement pavaisé, une sortie de jubilé, mais à peine en l'air une hélice se brisa et tombait dans le lac d'Herlingen. Le gros Zeppelin dut regagner péniblement son hangar de Potsdam.

— D'après un journal russe, le nombre des aviateurs en Europe s'établirait ainsi : France, 1.200, dont 400 militaires ; Allemagne : 700, dont 200 militaires ; Angleterre : 450, dont 200 militaires ; Russie : 250, dont 120 militaires ; Italie : 200, dont 100 militaires.

HOCKEY

En faveur du hockey

C'est un sport où nous brillons.

À l'encontre du football et de tant d'autres sports, le hockey semble voué à une destinée des plus modestes. Cela ne tient qu'à une chose : le hockey n'intéresse pas le public, la dimension réduite de la balle, la difficulté pour comprendre les règles du jeu et aussi le peu d'encouragements qu'il a reçus ne lui ont pas permis d'attirer les foules.

Et pourtant, on ne peut nier combien la pratique de ce jeu est intéressante. Mais, sans encouragement, sans réclame et, par conséquent, sans recettes, le hockey possède un recrutement très réduit, les équipes sont peu nombreuses et les grands matches peu fréquents.

Après plusieurs années d'efforts continus et désintéressés, les joueurs avaient fait des progrès assez considérables, et il ne faut pas oublier que c'est le sport par équipes dans lequel nous avons obtenu les meilleurs résultats internationaux.

En 1905, en effet, l'équipe nationale de France battit le Pays de Galles par 3 buts à 0, et en 1908, la rencontre France-Angleterre se termina par un match nul, un but étant marqué de chaque côté.

Obtiendrons-nous encore des résultats aussi glorieux, et le hockey vécût-il alors ses meilleurs années ? Voilà une question que beaucoup de personnes se sont posées, en voyant les dernières parties internationales et les retraites simultanées de la plupart de nos meilleurs joueurs. A celles-ci, nous répondrons peut-être oui, si on considère la qualité des équipes ; nous dirons non, si on calcule la quantité de joueurs.

Si nos grandes équipes étaient arrivées à une telle force, c'était, en effet, parce qu'elles utilisaient perpétuellement les mêmes joueurs, aux mêmes places. Ceux-ci acquièrent ainsi une véritable virtuosité dans le maniement de la crosse, mais il était certain qu'il arriverait un moment où se produiraient de nombreuses défections. Cela est arrivé cette année et dans une proportion assez considérable. Les vieux joueurs, que l'on était habitué à voir depuis tant d'années, se sont retirés pour la plupart et le début de la saison, pour les principales équipes, a été plutôt faible.

Après un effort des principaux dirigeants, la situation n'est plus désespérée et contraire la saison est des plus brillantes.

Le Stade Français, tenant actuel du championnat et qui, par suite de la disparition du Club Athlétique International, a accaparé dans son équipe première la plupart des vieux joueurs de hockey, compte bien défendre ardemment son titre. Il aurait certainement dû le faire si deux de ses équipiers, l'arrière Saulnier et l'avant extrême-gauche Pâtin n'avaient décidé de ne plus jouer et si le célèbre Louis Gautier, capitaine de son club n'avait été victime d'une foulure au genou.

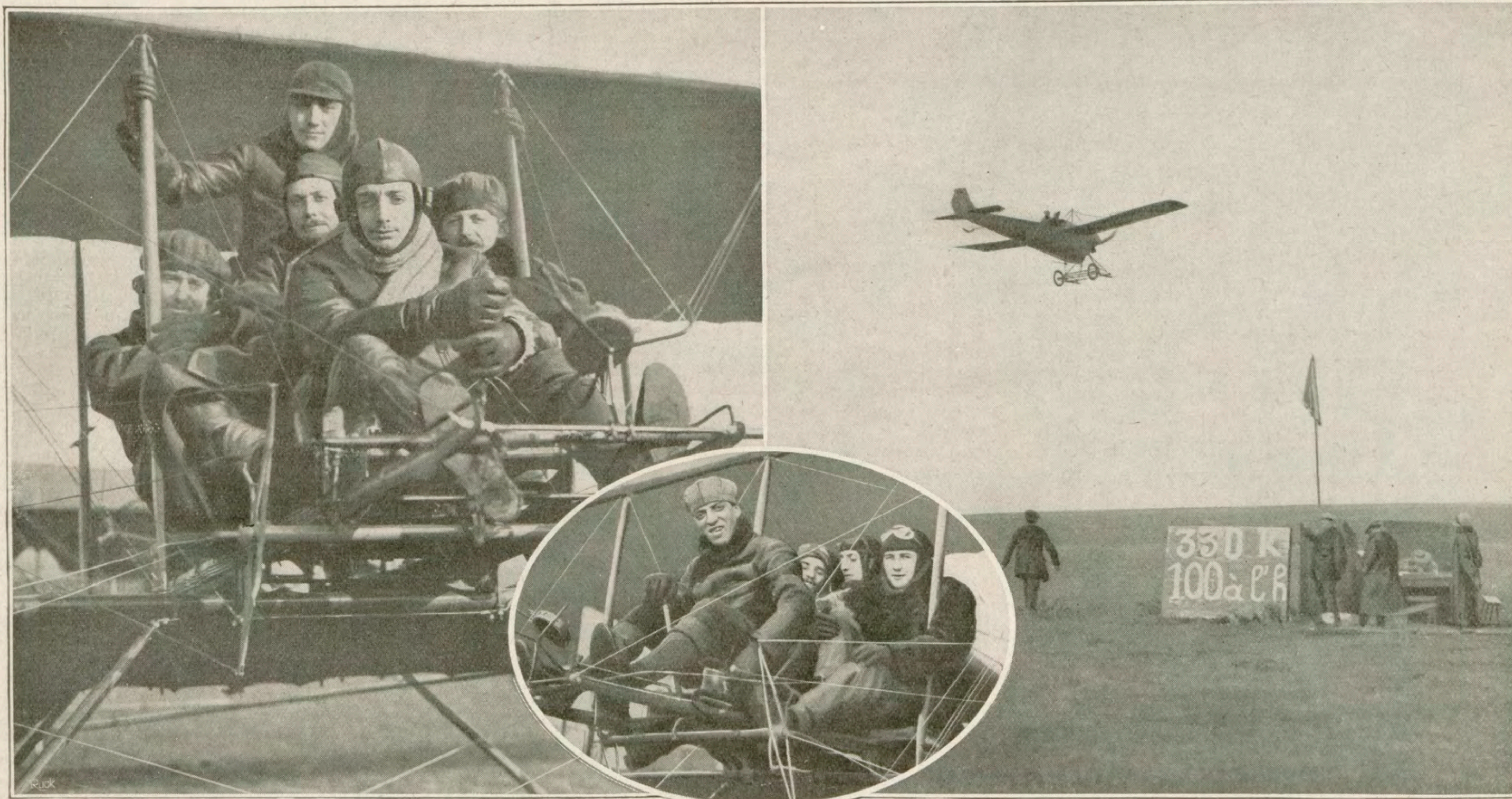
Le plus sérieux prétendant au titre de champion de France, le club dont l'équipe veut triompher du S. F. est naturellement le Racing-Club de France.

Le club doyen, qui a eu maintes fois son nom inscrit sur le palmarès, possède, cette année, une équipe qui marche vraiment bien. La rentrée des frères Bardet, ainsi que le retour du régiment de Pierre Salarnier et de Bréteau, a permis aux bleu et blanc de former un team qui a gagné assez nettement la coupe Brennus et ne compte pas s'en tenir là. Le Paris Université Club possède également une bonne équipe et c'est suffisant pour nous assurer des rencontres très intéressantes.

Disons, en outre, que ces trois sociétés peuvent mettre actuellement en ligne environ quatre équipes qui jouent avec les clubs de deuxième ou troisième séries, des matches vraiment très disputés. Il en est de même des rencontres interrégionales où les joueurs de Reims, Montélimar, Avignon, Marseille, Saint-Servan, Liancourt, et surtout de Lyon, ne sont plus à dédaigner.

DANIEL CRIVELLI.

LES RECORDS D'AVIATION TOMBENT



LE RECORD D'ALTITUDE A CINQ

Le pilote Gouguenheim vient de battre, à deux reprises, le record du monde d'altitude à cinq. La première fois, il s'élevait à 752 mètres et, le 10 février, il montait à 1.120 mètres (Biplan H. Farman, magnéto Bosch, hélice Chauvière.)

LE RECORD A QUATRE

Chevilliard bat le record d'altitude à quatre, en montant à 1.350 m. (Biplan H. Farman, hélice Chauvière.)

LES RECORDS DE VITESSE A DEUX

L'aviateur Guillaux s'est attaqué, le 11 février, aux records de vitesse avec un passager. Il les a battus à partir de 300 kilomètres. Il a couvert 400 kilomètres en 4 h. 4 m. 4 s. (Magnéto Bosch, hélice Chauvière.)

LE MATCH STADE FRANÇAIS — HARLEQUINS



RODARY RAMASSE LE BALLON A TERRE, AU MILIEU D'UN GROUPE D'ANGLAIS

Dimanche dernier, au Parc des Princes, l'équipe des Harlequins, qui compte dans ses rangs nombre d'internationaux anglais, a battu le Stade Français, par 7 points à 0. Les « bleu et rouge » opposèrent une très belle résistance. En médaillon : une mêlée ouverte, le ballon sort aux Anglais.

Études techniques sur le Football⁽¹⁾

Comment il peut-être amélioré.

La plupart de ceux qui discutent du rugby abordent le sujet au point de vue du spectateur; et, pour cela, ils sont enclins à méconnaître ce fait vital, que le jeu dépend moins de ceux qui regardent que de ceux qui jouent. En ma qualité de joueur, à qui la prospérité du jeu est très chère, me sera-t-il permis d'exposer quelques réflexions sur son avenir, et de suggérer une ou deux idées, touchant la question de savoir comment l'esprit, ou mieux les conditions du jeu moderne peuvent être améliorées, de façon à attirer et à retenir solidement notre jeunesse athlétique? Tout en me rendant fort bien compte des nombreux périls qui guettent l'avenir du jeu (et le football rugby n'est pas — rappelez-vous-le — l'unique sport qui doive être diligemment et gardé et guidé), je repousse l'insinuation qu'il soit condamné.

L'esprit du pur rugby est juste aussi vivace dans le pays qu'il l'a jamais été, encore qu'il reste caché, peut-être fort au-dessous de la surface.

Avec un peu d'encouragement, le réveil se fera très bien, et de cette période de dépression, le jeu ne sortira que plus sain et plus vigoureux.

Laissez-moi le dire d'abord, tout net: je ne crois pas du tout à la nécessité d'un changement draconien des règles. Le rugby, tel que moi et des milliers d'autres l'avons joué, possède tous les éléments de fascination nécessaires que demande notre tempérament breton. C'est l'économie sociale du jeu, si l'on peut employer ce terme, qui réclame nos soins. Je m'imaginais que maint international en herbe abandonne le rugby en faveur de quelque autre jeu, simplement et seulement parce que le côté sport tend à trop s'effacer, et que le dégoût le prend de l'envahissement du commercialisme. Ce commercialisme, qui est bien le pire ennemi de presque chaque jeu sous le soleil. Nous avons à reconnaître qu'il y a beaucoup de joueurs qu'irritent des codes et règlements sévères, la seule existence de peines et pénalités pour des infractions que l'idée ne leur viendrait pas de commettre. Ces hommes-là ne se soucient pas de se laisser ligoter par une loi tracassière, et on ne les rencontre pas qu'en football. La scission qui s'est produite dans le monde de l'Association entre certains amateurs du Football Association relève d'une cause toute semblable. Fatigués d'être tenus en laisse par un règlement établi pour maintenir l'ordre chez les professionnels, un certain nombre d'amateurs reprirent leur liberté et, comme nul n'en ignore, formèrent une organisation indépendante.

Le joueur des grandes écoles et le jeune employé ont des raisons identiques d'adopter le « handling Code ». Pour eux, il n'est rien dans le royaume du sport qui se compare à la joie d'un grand assaut de trois-quarts en vitesse, avec le ballon passant adroitement de main en main, la fascination d'une course individuelle vers la ligne ou le tohu-bohu d'une échappée avant en force. C'est leur orgueil d'exceller dans un jeu qui est essentiellement le sport d'un Anglais. Pour les enthousiastes de leur espèce, guère ne compte la foule autour des cordes et ils éprouvent quelque chose qui ressemble à du mépris pour l'officiel dont l'intérêt se concentre sur la recette plus que sur le jeu.

CE QU'IL NOUS FAUT : L'ESPRIT DE CLUB

Mais je n'ai pas pris la plume pour déplorer les méfaits de la finance dans le meilleur des sports. Comment sauvegarder l'avenir du jeu, comment susciter un esprit plus sain parmi les clubs et les joueurs? Tout d'abord, je crois, par l'action de ceux qui ont la charge des clubs et qui infuseront parmi leurs membres cet esprit de camaraderie si répandu dans les équipes de club de cricket.

L'esprit de club et l'esprit de corps sont choses qu'on rencontre beaucoup dans les livres, pas assez dans la réalité. Combien de nos clubs dirigeants d'aujourd'hui, qui travaillent avec suite à engendrer le vrai esprit de club? C'est, j'y ai pensé trop souvent, une de ces choses qu'on suppose tout acquise. Le côté social de la vie d'un club est considéré comme aussi important que le côté jeu.

Une des saisons les plus agréables que j'aie connue dans mon club, c'est celle où quelques membres de notre Comité organisèrent et mirent sur pied une série de réunions intimes. Nous nous rencontrâmes souvent, nous eûmes des soirées excellentes

de billard, de bridge et autres jeux, qui cimentèrent l'amitié déjà existante et créèrent entre nous des liens nouveaux et plus étroits. Nous étions tous copains cette saison-là et, comme on dit, une grande « famille vraiment heureuse ».

CE DONT ON A BESOIN : LES RIVALITÉS AMICALES

Et puis, je crois que nous ferions beaucoup pour revivifier le rugby si l'on donnait à la finalité de club à club un caractère plus sportif. Cela n'implique aucune diminution du désir de gagner, mais il y a place pour la culture d'un esprit plus amical entre adversaires que celui d'aujourd'hui. Bien rares les essais qu'on fait à cette heure pour fraterniser avec les quinze visiteurs. L'équipe adverse, le plus souvent, se rend sur le terrain, change dans une partie distincte du pavillon, pénètre dans le champ pour gagner, perdre ou faire un draw, selon les cas, et se retirer pour, ensuite, aller dîner de son côté. Je me trompe peut-être, mais je crois bien qu'il n'y a pas la moitié des joueurs de rugby actuels qui soient en rapport de conversation avec l'autre moitié par mauvais vouloir? Non, par manque d'occasions de devenir amis. Pourquoi ne serait-ce pas une règle non écrite que les deux quinzes dinent ensemble après le match, l'équipe du bord étant, bien entendu, celle qui reçoit?

A table, les hommes se connaîtraient mieux et, avec le temps, entre joueurs de rugby, s'étendrait

quelques parties? Je ne crois pas que la majorité de ceux qui ont charge de nos garçons, dans nos écoles élémentaires, se rendent compte de leur responsabilité sous ce rapport. Si nous pouvions seulement inculquer chez les jeunes le désir de cela — qui est la finesse de l'art du rugby — le caractère du jeu, selon toutes probabilités, en serait révolutionné dans l'espace de quelques années, et nous aurions alors non seulement un ou deux, mais des centaines de clubs jouant un rugby qui enchanterait les joueurs eux-mêmes, et mettrait au repos l'esprit du trésorier.

LES CRITIQUES DE LA FOULE

Il y a un autre trait que je dois signaler en traitant du jeu, au point de vue du joueur. Bien des gens, de ceux qui ont l'épiderme sensible, se refusent à prendre part au jeu, encore que largement pourvus par la nature des talents qu'il y faut, à cause de l'attitude de la foule envers l'équipe visiteuse. Il est, bien entendu, impossible d'attendre quoi que ce soit qui ressemble à du sang-froid dans ces minutes d'excitation intense que fait naître un match chaudement disputé, mais beaucoup de ces critiques énervantes (souvent plus candides que justes), vociférées de divers points du terrain, seraient très appréciablement réduites, si les officiels du club prenaient la chose à cœur et signalaient les pires délinquants.



UNE MÊLÉE EN ANGLETERRE

Rien ne vaut le jeu ouvert. La dure mêlée avec le ballon serré de près, où les arrières n'ont qu'à courir le risque de quelque mauvais coup, n'est pas plus satisfaisante au joueur qu'à la foule.

sur tout le pays comme une grande confrérie amicale. Nul doute que si nous rendons le jeu agréable, nous ramènerons au bercail ceux que nous désirons y voir. Les London Harlequins, par exemple, ont établi des usages, qui, généralisés, mettraient au-dessus de toute incertitude, l'avenir du jeu.

CE QU'ON RÉCLAME : UN JEU OUVERT

Voilà pour le joueur. Quant au jeu, je ne crains pas d'être contredit si je dis que le jeu de l'avenir doit être le jeu ouvert, et ce jeu, il va sans dire, ne peut être joué avec quelque succès que lorsque les joueurs sont non seulement de vagues amis, mais de vrais camarades.

« L'heureuse famille » des quinze battra toujours les quinze où règne un individualisme égoïste. Peste de moi si je puis comprendre pourquoi un plus grand nombre de clubs anglais ne saisissent pas l'utilité qu'il y a à faire courir le ballon. Les techniciens du jeu sur place peuvent bien satisfaire l'esprit académique, mais pour l'agrément pur (qui est après tout, toute la raison d'être du jeu) et pour résultat aussi, il n'y a rien comme le bon jeu ouvert. La dure mêlée — avec le ballon serré de près — où les arrières n'ont qu'à courir le risque de quelque mauvais coup, n'est pas plus satisfaisante au joueur qu'à la foule. Qu'importe, si, dans la période d'étude, en travaillant à acquérir le tour de laisser voir au ballon beaucoup de jour (selon la mode des Harlequins, et des principaux clubs Gallois), on perd

Il ne s'agit pas d'étouffer les libres critiques du public, elles font souvent plus de bien que de mal au joueur, mais de réprimer une critique qui dégènerait en manifestation violente.

Tout joueur qui se respecte tant soit peu ressentira les sollicitations importunes dont une équipe visiteuse est souvent l'objet, et on devrait ne négliger aucune mesure, serait-ce le bannissement des mécréants, pour se débarrasser de cette peste qui a déjà coûté au jeu plus d'un brillant joueur.

INFLUENCES INTERNATIONALES

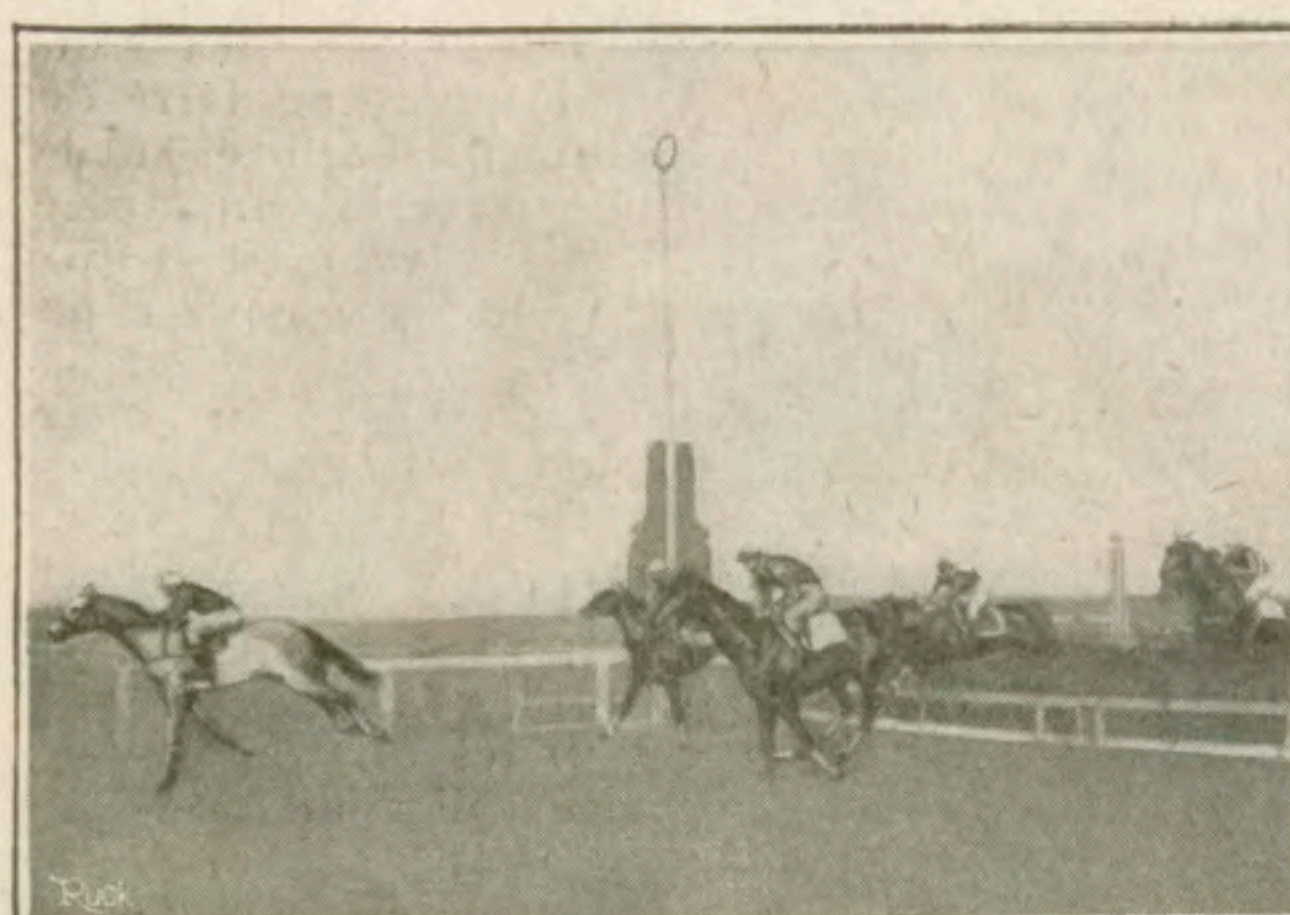
Juste un mot pour fixer sur la phase internationale du jeu. Stimulez l'esprit patriotique dans le sport, et vous réveillez des sympathies qui auront leur répercussion pratique et fortifiante, non seulement sur la recette, mais sur le recrutement actif des joueurs.

J'espère que le jour n'est pas loin où nos cousins américains, les Allemands et d'autres peuples encore suivront l'exemple de la France et entreront dans la lice du Rugby Union. Alors, avec un programme international agrandi, le sport que nous aimons tant parlerait avec une force irrésistible aux instincts sportifs, non plus des mille, mais des millions, et, qui sait? pourrait nous rapprocher de cette fraternité des races qui a si longtemps hanté les rêves des philanthropes.

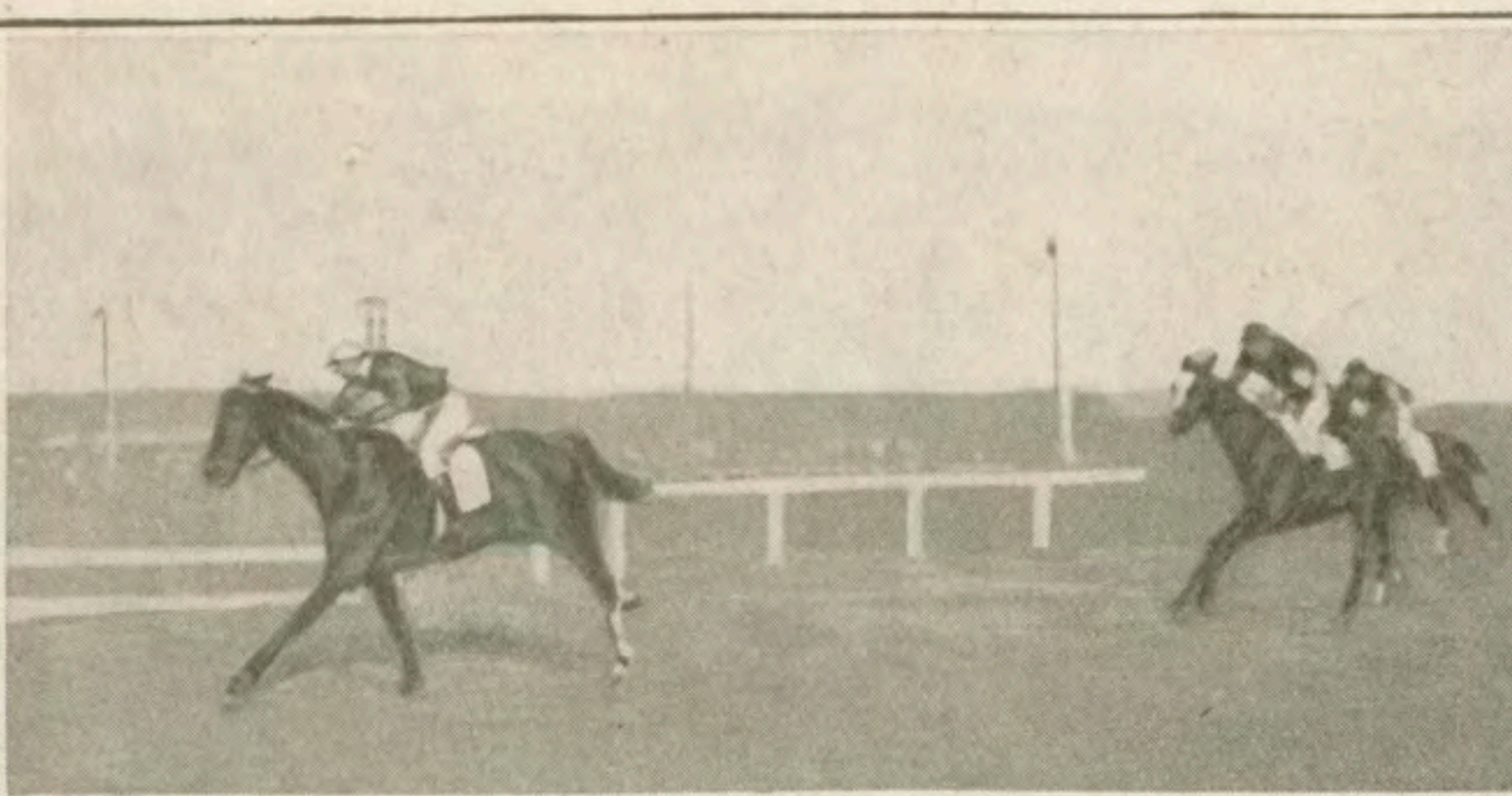
W. R. JOHNSTON,
International anglais.

(1) Voir les nos 745, 746, 747 et 749.

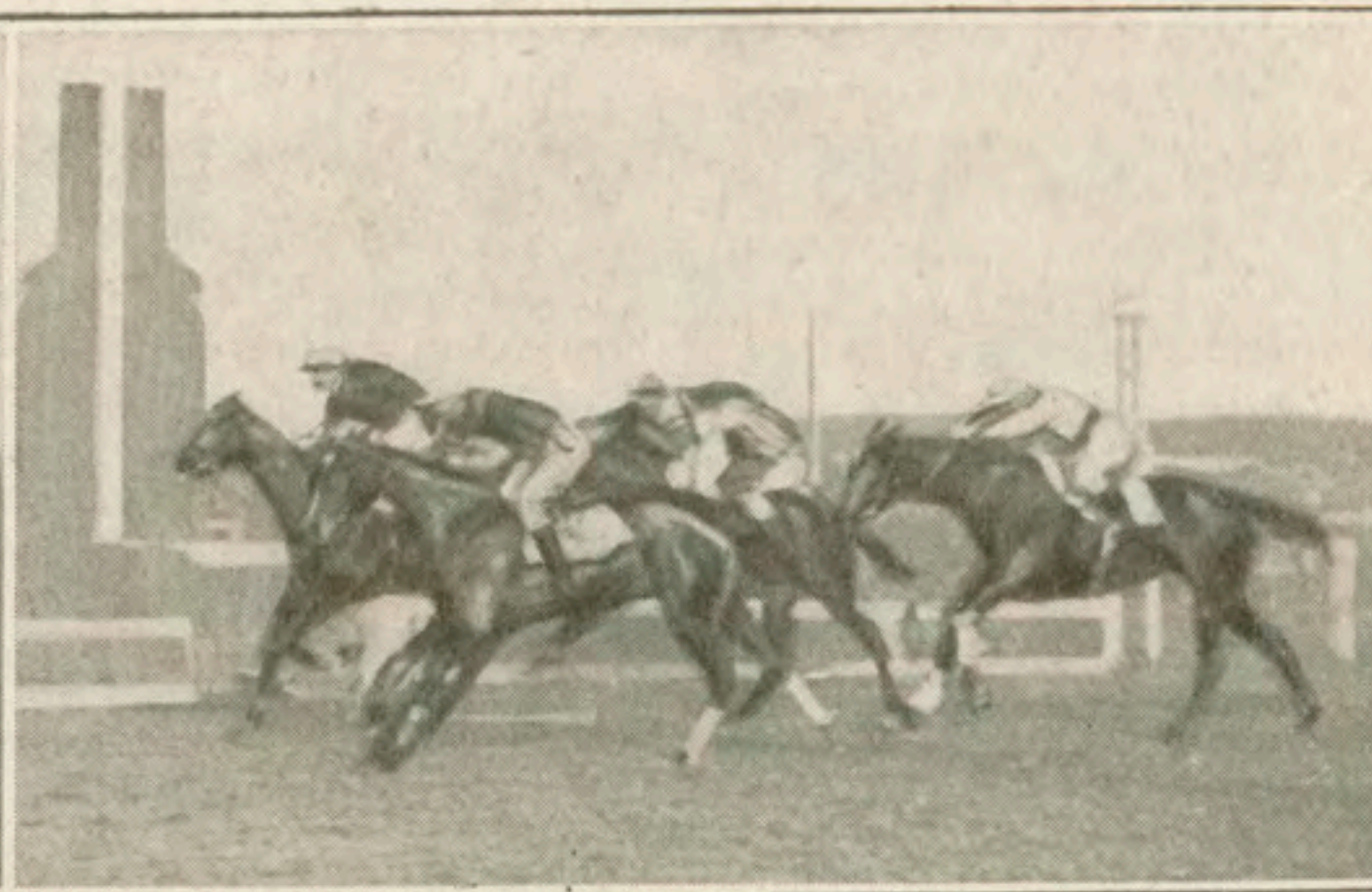
LE BLOC-NOTES DE LA SEMAINE



Le prix du Palais d'Hiver qui s'est disputé à Pau le 9 février est revenu à Bravissimo à M.R. de Monbel, devant Patricien.



L'arrivée du prix du Palais d'Hiver (haies, handicap, 3.500 m. 20.000 francs). Bravissimo bien monté par Kalley, prend deux longueurs à Patricien.



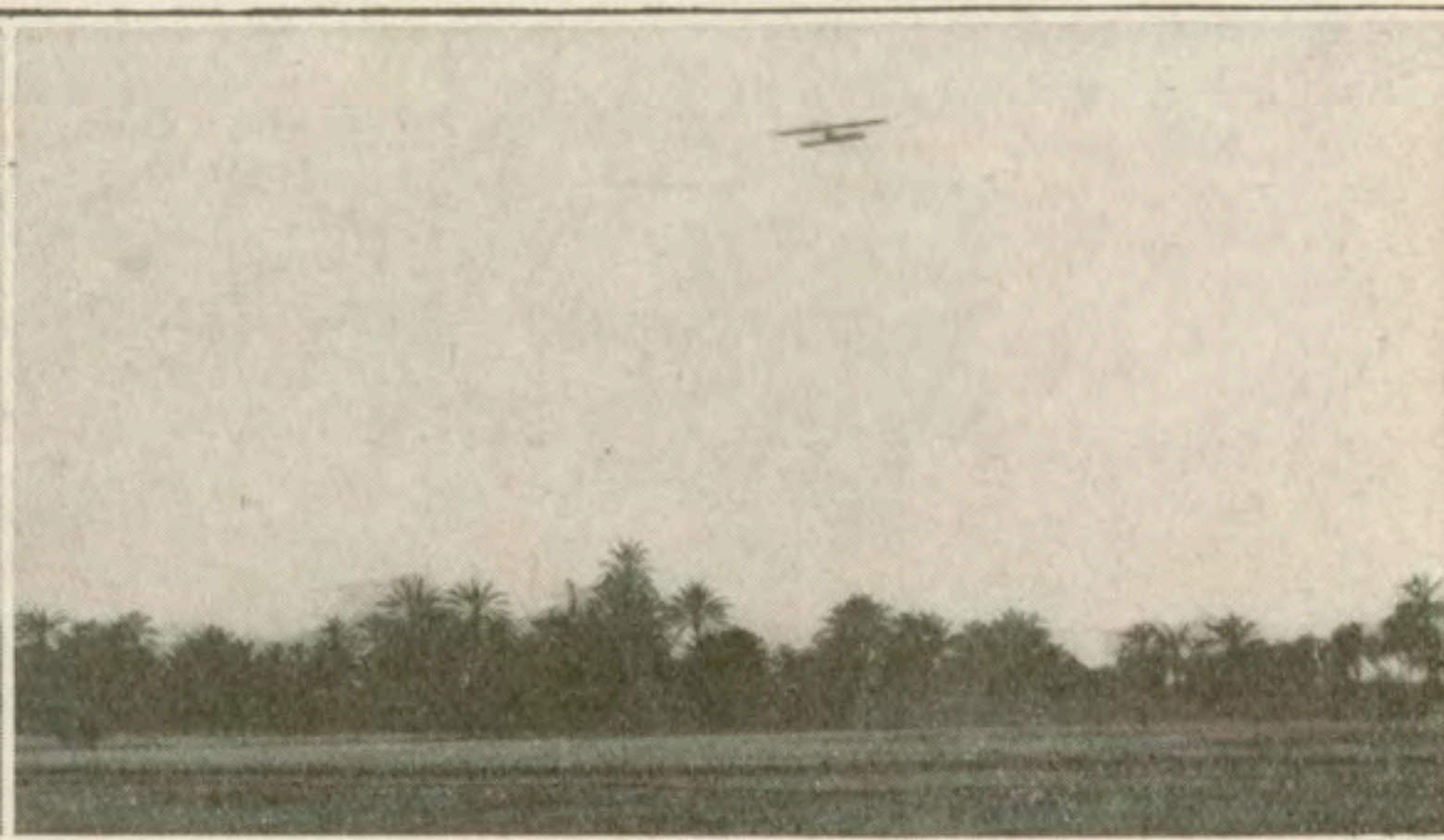
L'arrivée du Prix du Bois (3.200 m. 2.000 fr.) Cette épreuve courue le 9 février, à Pau, fut des plus disputées. Falandry l'emporta de peu sur Le Pan Par.



Le 10 février, la légation du Pérou a offert un banquet à Bielovucic, le héros de la traversée des Alpes. Sur notre photographie, l'aviateur est le troisième à gauche.



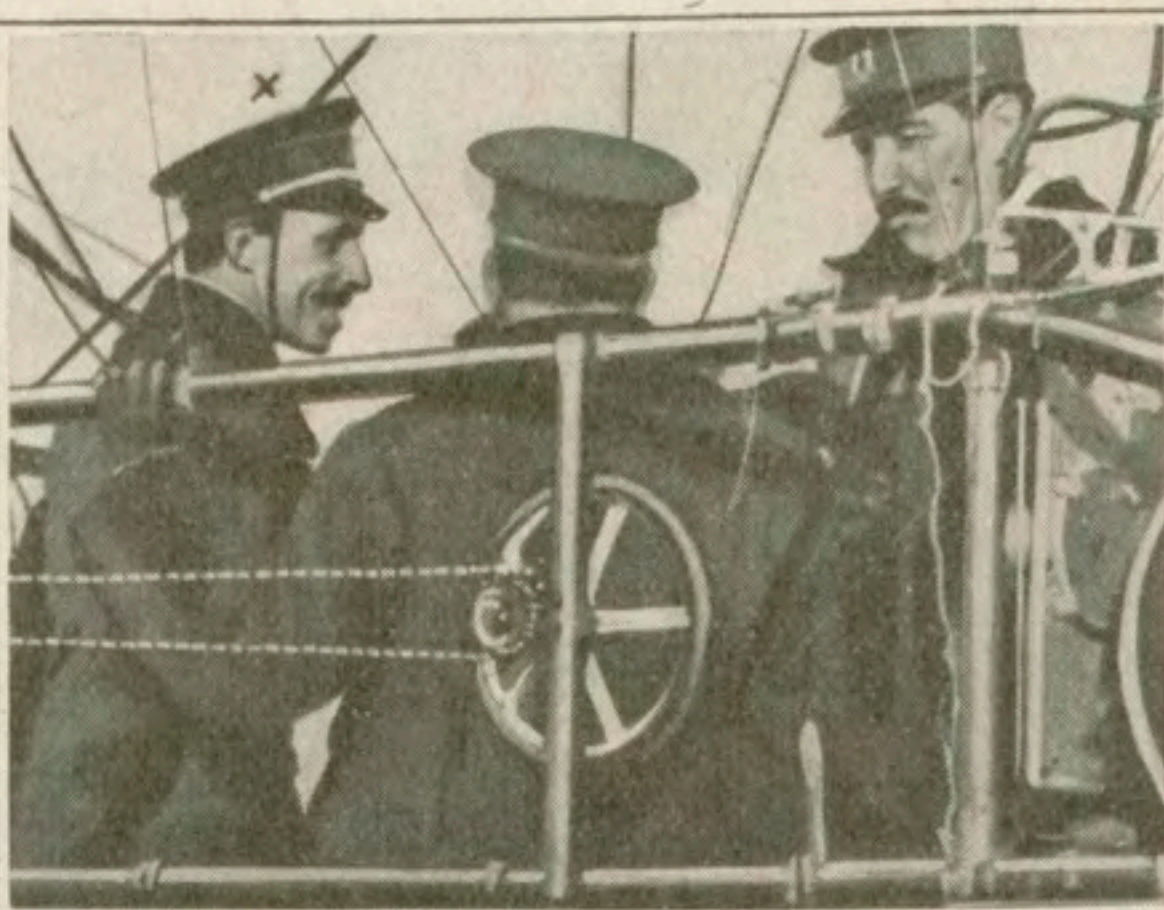
L'équipe de rugby du 20^e régiment d'infanterie qui a battu l'équipe du 10^e dragons, par 6 points (2 essais à rien), après une partie à l'avantage des fantassins.



Le l^r Reimbert passant au-dessus de Biskra, sur son 80 H P Henri Farman, pour se diriger vers les oasis d'Ouled Djellah. Les maréchaux des Logis Hurard et Benoît l'accompagnaient.



Les champions cyclistes allemands Arthur Stelbrink et Peter Gunther viennent de participer à la semaine d'hiver d'Oberhof.



Le roi d'Espagne Alphonse XIII est monté à bord du dirigeable "Hispania" et a évolué au-dessus de Madrid.



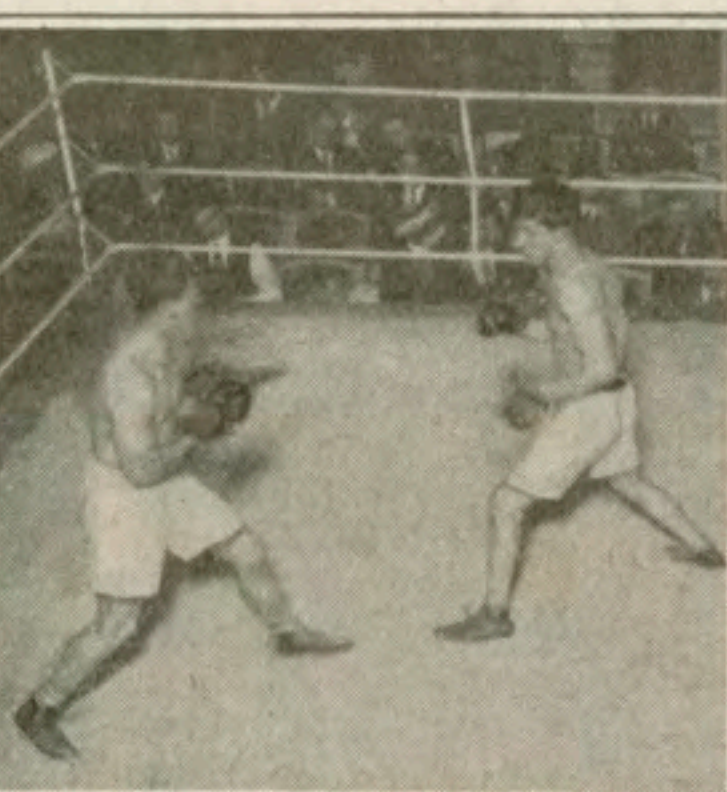
Les membres de la commission sportive de l'Automobile-Club de France se sont rendus le 12 février sur le circuit d'Amiens.



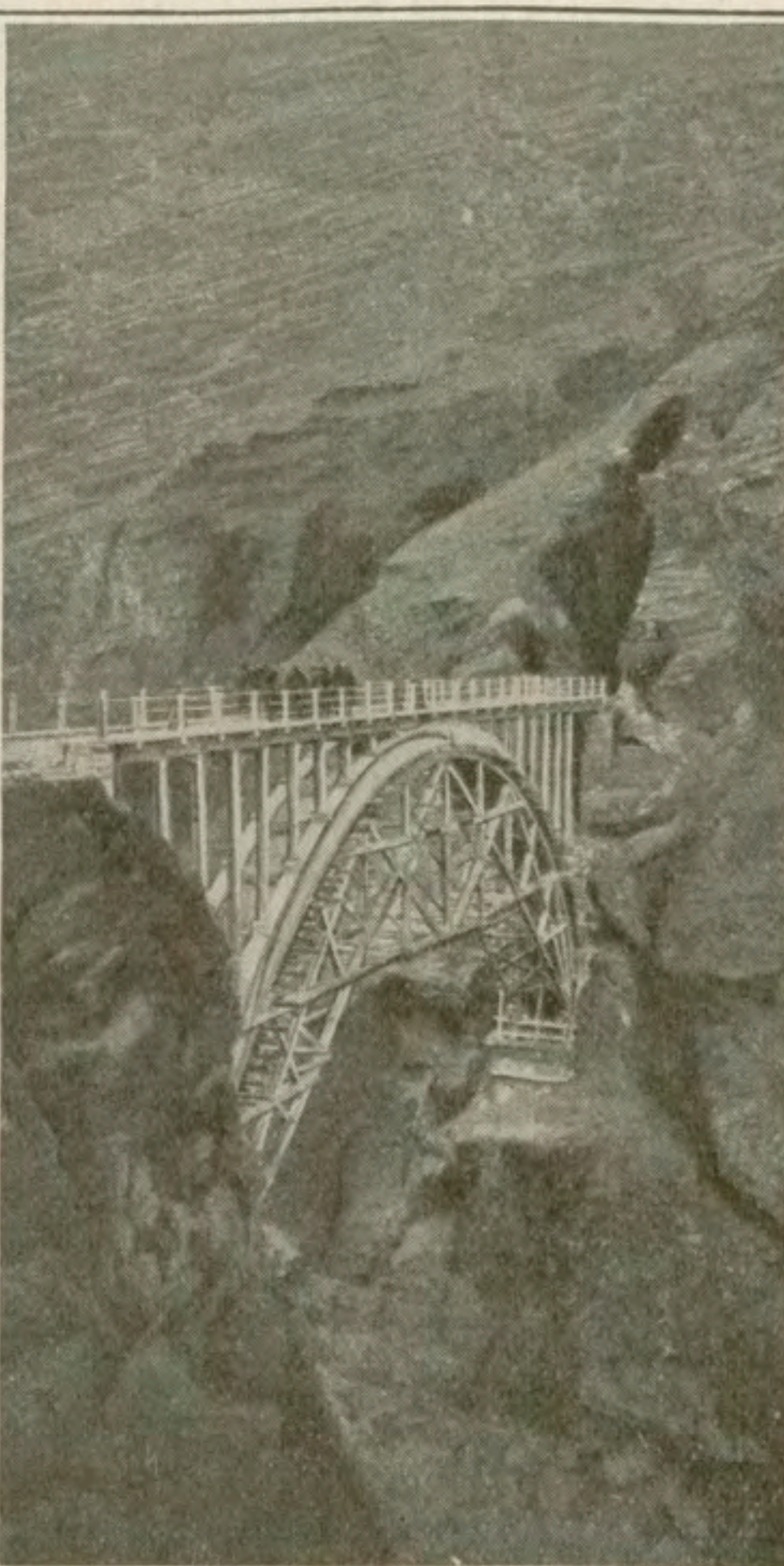
Les organisateurs de la nouvelle station hivernale de Péone, MM. Petter, Marc de Levis, Lt Creutzer.



Vue des links du golf de Sospel ; situé dans la vallée de la Bénéra, à 20 kilomètres de Menton, ce terrain est fréquenté par nombre de sportsmen.



Demlen et Frank Madole se sont rencontrés à nouveau le 15 février ; l'arbitre prononça match nul.



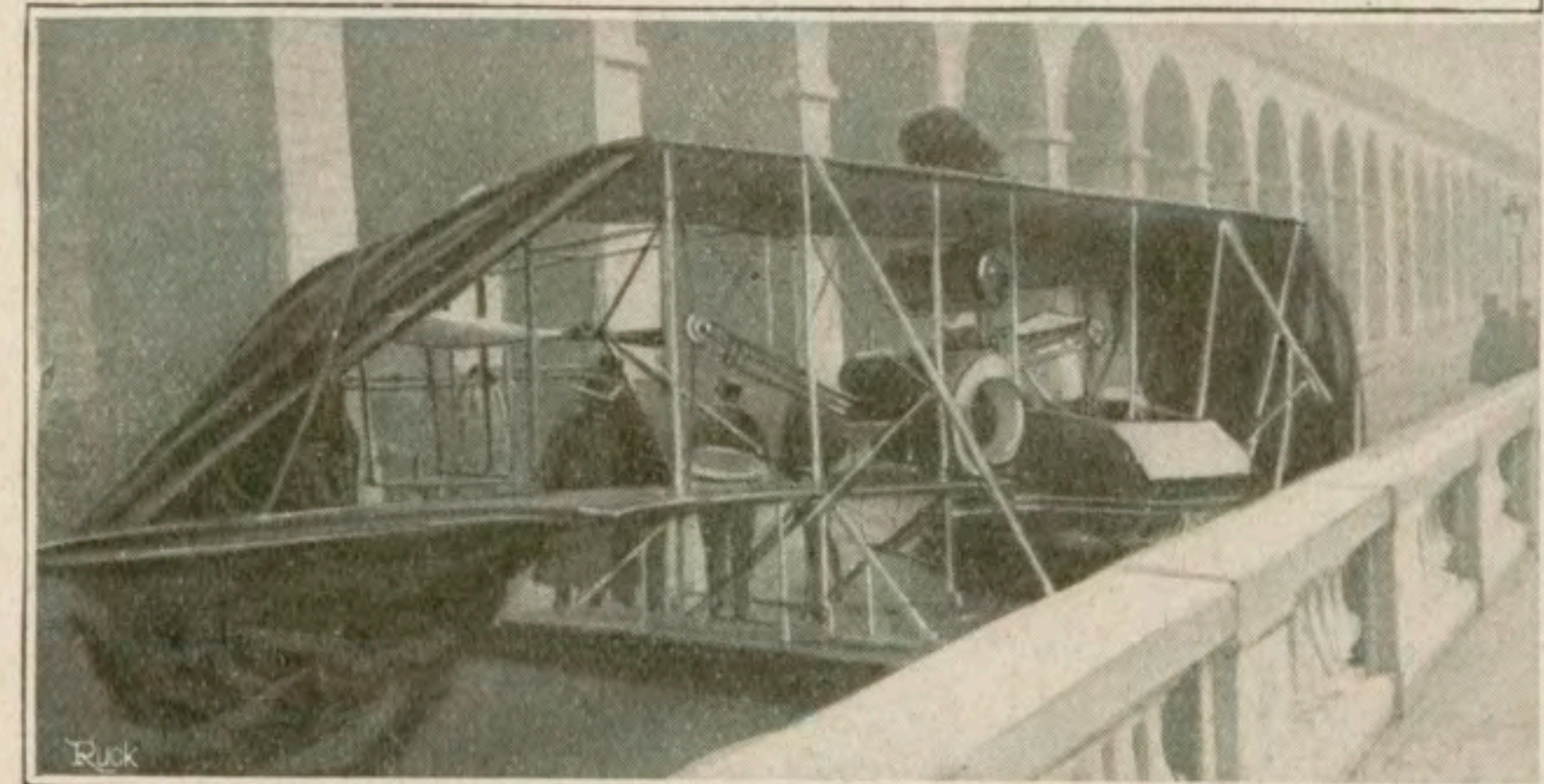
Un joli coin de la route pittoresque de Nice à Péone ; un pont jeté sur le Var.



Henri Farman vient de faire, en compagnie de Fischer, un voyage aérien, de Buc à Boulogne-sur-Mer.



A saute-mouton. Un grand mouvement se dessine en ce moment pour favoriser et développer les jeux et les sports à l'école.



Le comte de Lambert en voulant se rendre en hydro-aéroplane d'Issy-les-Moulineaux à Triel, s'est heurté aux fils télégraphiques du viaduc d'Auteuil, brisant son appareil sur la chaussée du pont.



Un de nos lecteurs, M. Desmul à Denain, vient de construire cette amusante voiturette, dont la force motrice est due à un robuste chien qui actionne un levier relié aux roues du léger véhicule.

REVUE TECHNIQUE ET SPORTIVE (1)

COQUE PARACHOC POUR AÉROPLANES. — Il nous a été présenté ces jours derniers un modèle de coque parachoc pour aéroplanes, dont le principe nous a semblé susceptible d'applications ultérieures, car, pour l'instant, nous ne voyons guère qu'un seul type d'appareil, et encore, où il puisse être utilisé avec quelques modifications.

Il s'agit en somme d'un dispositif approchant le fameux « œuf » de M. Lorin, tant préconisé, du moins par son inventeur, au début de l'aviation, mais que nous n'avons jamais vu mis en œuvre de façon sérieuse. Probablement, le projet de M. Ascheri aura plus de chance, car il doit être exécuté et essayé par les soins de l'inventeur lui-même.

Tout d'abord, M. Ascheri a posé en principe que la forme définitive du corps d'un aéroplane sera celle dite « bon projectile » (genre monocoque). Puis il a pensé qu'il serait avantageux de garantir l'aviateur, en cas d'atterrissage brusque ou de chute, contre les chocs extérieurs ou intérieurs.

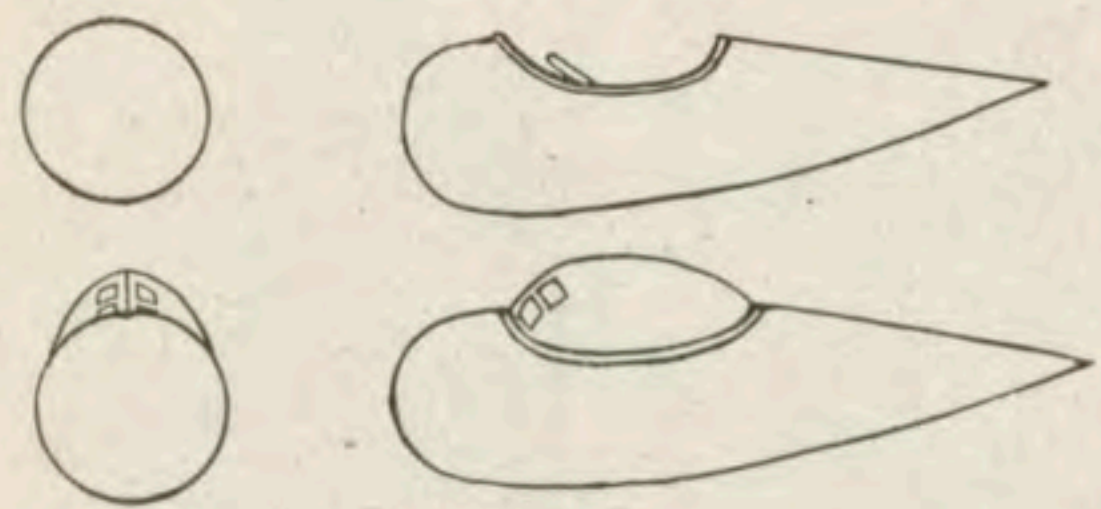
Etant données la forme du corps et sa membrure intérieure, il envisage comme souvent possible l'hypothèse d'un glissement à la surface du sol. Il convenait donc de prémunir l'aviateur contre le danger de sa projection contre l'aéroplane. D'autre part, dans le cas d'une panne au-dessus d'un pays boisé ou de terrains propres à provoquer le capotage, il était tout indiqué de chercher à parer au capotage et aux chocs extérieurs.

Voici donc quelle a été la solution trouvée :

M. Ascheri a conçu un corps (qui peut être une simple nacelle prolongée par une armature entoilée propre à recevoir les surfaces arrière) entièrement fermé, dans lequel un espace déterminé est réservé au pilote. Ce corps ou nacelle peut être en bois revêtu de métal ou en acier embouti, mais il doit être robuste et en mesure de résister à des chocs violents.

L'espace réservé au pilote ne comporte que le siège et les organes indispensables de commande et de contrôle. Des sangles élastiques, facilement amovibles, retiennent l'aviateur sur son siège capitonné, et, surcroît de précautions, les parois de la nacelle reçoivent également un capitonnage en kapok ou à air.

En vol normal, l'aviateur opère comme à l'habitude ; mais dès que la chute apparaît inévitable, il pousse un levier approprié, et celui-ci provoque immédiatement la fermeture de la coque par deux fuseaux métalliques capitonnés qui, articulés dans le sens longitudinal, viennent se rejoindre au-dessus de la tête de l'aviateur, ainsi garanti contre



En haut : la coque parachoc ouverte, en vol normal ; en bas : la coque fermée en cas de chute.

les chocs extérieurs, tout autant que contre les chocs intérieurs.

Il est bien évident que ce système est encore imparfait, mais nous pensons qu'il peut être grandement perfectionné et devenir ainsi très utile. Son intérêt ne serait pas nié sur les appareils à vitesse très grande à l'atterrissage.

VOLANT ANTI-GLISSANT. — Ce nouveau volant, ou plutôt ce dispositif anti-glissant pour volants, se recommande par différents avantages. Il est constitué par des prismes arrondis, en liège moulé et teinté, incrustés à l'aide d'un procédé spécial, dans la partie inférieure d'un volant de direction.

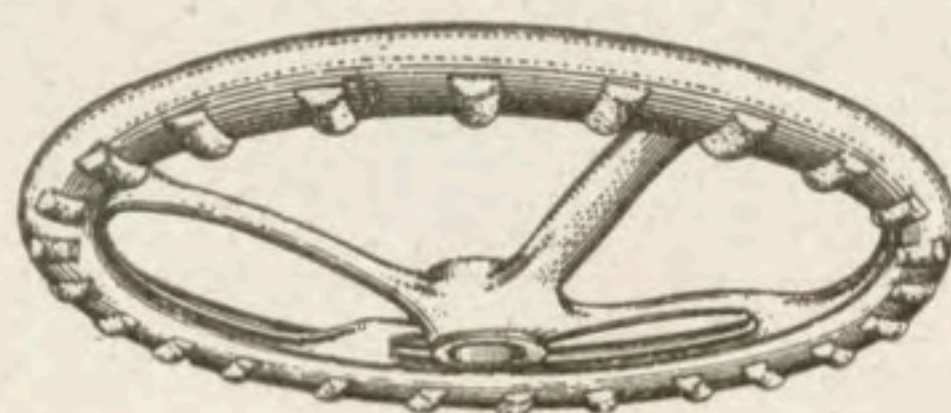
Ces prismes sont disposés de manière à s'intercaler entre les doigts sans qu'il

en résulte la moindre gêne dans les mouvements de la main.

Grâce aux prismes de liège, les mains ne peuvent plus glisser sur le volant, et ceci est appréciable sur les mauvaises routes, où les vibrations fatigantes seront amorties au plus grand profit des épidermes sensibles.

Le dispositif Fradella permet l'usage des gros gants fourrés, sans qu'il soit utile de serrer fortement le volant.

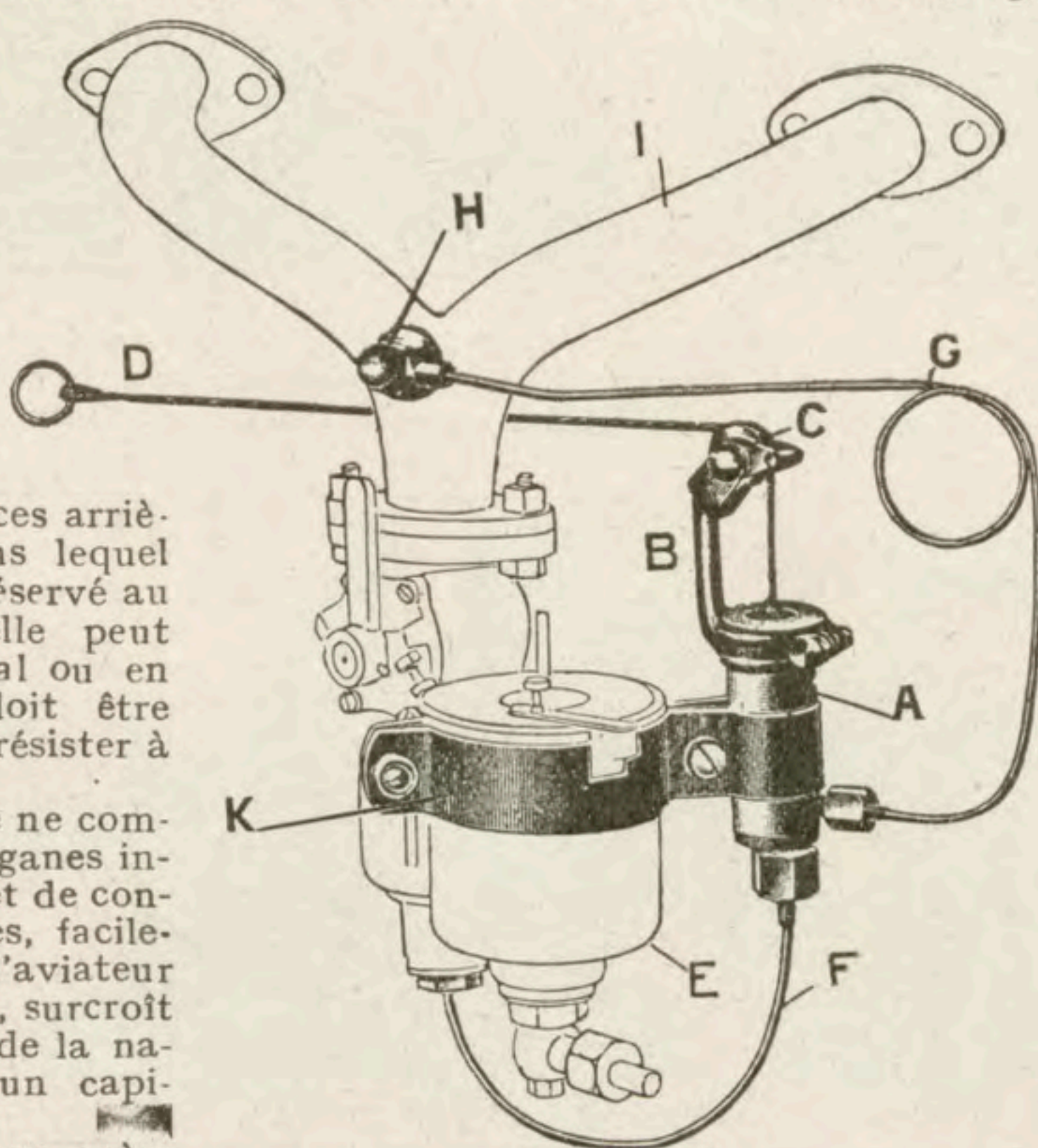
Il est tout indiqué aux conducteurs



Le volant à prismes.

de voitures lourdes, de camions, d'autobus, de toutes voitures ayant des bandages demi-pleins ou pleins. Enfin, il est applicable à tous les volants garnis de bois.

INJECTEUR A ESSENCE POUR MOTEURS. — Tous les chauffeurs connaissent les difficultés que l'on éprouve à mettre un moteur en marche par



Les caractéristiques de l'injecteur d'essence.

temps humide ou froid ; d'autre part, l'aspiration produite en tournant à la main, est souvent insuffisante ; et l'on doit avoir fréquemment recours à l'artifice qui consiste à agiter la tige du flotteur ou un poussoir ad hoc.

Or, il existe un petit système assez simple, l'« Injecteur », qui permet d'éviter ces ennuis et peut se monter facilement sur tous les carburateurs.

Il consiste en un véritable petit carburateur auxiliaire, monté sur le carburateur principal. Ce carburateur auxiliaire est composé d'un petit corps de pompe A, dans lequel se meut un piston manœuvré à distance, au moyen d'un câble D, qui passe sur une poulie C, fixée à un support orientable B permettant le tirage dans une direction quelconque.

La pompe A est maintenue par le collier K et deux boulons sur le carburateur principal. Elle porte deux raccords, l'un, inférieur, d'aspiration, la relie au niveau constant par le tube F et l'autre, placé sur le côté, refoule l'essence par le tube G au vaporisateur H, monté sur la canalisation d'aspiration du moteur. Chacun des raccords porte un clapet de retenue.

Le fonctionnement est fort simple :

Lorsqu'on tire sur le câble, on soulève le piston, qui aspire une certaine quantité d'essence ; en lâchant le câble, le piston refoule l'essence au vaporisateur, le piston étant rappelé à fond de course par un ressort puissant. En dehors de l'essence retoulée dans le tube d'aspiration par le vaporisateur, une faible partie est ramenée vers le niveau constant et permet de noyer automatiquement le gicleur.

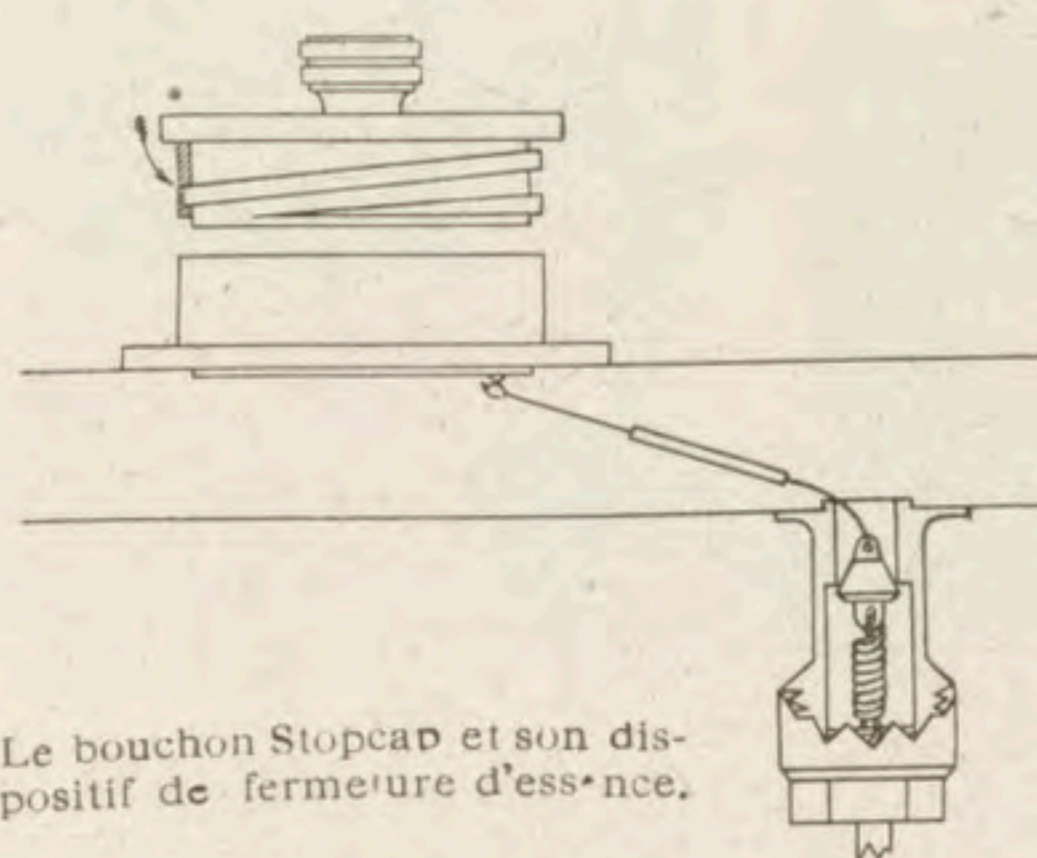
Une petite vis pointeau, sur le corps de pompe, règle la quantité d'essence retournant au gicleur.

Le meilleur résultat est obtenu si l'on a soin de relier le tube F le plus près possible du dessus du gicleur ; de cette façon, l'essence retoulée par la petite pompe jaillit immédiatement au gicleur et assure, pour sa part, une carburation immédiate pour les premières explosions.

Le vaporisateur H est composé d'une petite pièce métallique, portant à une de ses extrémités, un bec destiné à pénétrer, dans la canalisation d'aspiration du moteur ; et ce bec porte deux orifices très fins, opposés de façon telle que les jets soient dirigés dans les deux branches de la canalisation. Le réglage du passage de l'essence au vaporisateur se fait, une fois pour toutes, à l'aide d'un petit pointeau.

Ce petit appareil, très pratique, et qui évite la corvée de fouiller sous le capot, est d'un prix tout à fait modique.

LE BOUCHON D'ESSENCE DE SURETÉ « STOPCAP ». — Ce système de bouchon a l'avantage de renfermer à l'intérieur un dispositif de serrure de fermeture de coffre-fort, à combinaison,



Le bouchon Stopcap et son dispositif de fermeture d'essence.

breveté S. G. D. G., ce qui le rend impossible à ouvrir pour qui est ignorant de la dite combinaison.

En outre, la sortie d'essence du réservoir se fait par une tubulure formant siège de soupape et munie d'un clapet attaché à une chaînette qui est fixée à la partie inférieure du bouchon d'emplissage. Pour le cas de fermeture complète du réservoir, cette chaînette étant tendue et accrochée à un crochet aménagé à cet effet dans la douille du bouchon d'emplissage, le clapet se pose sur son siège et obstrue ainsi complètement le passage de l'essence au carburateur, d'où impossibilité de mettre le moteur en marche et de voler la voiture. Le bouchon remis en place, on ne peut ni l'ouvrir, par suite de la combinaison, ni toucher au contenu du réservoir.

Pour laisser le passage libre de l'essence au carburateur, il suffit de lâcher la chaînette en la décrochant.

Dans le cas de casse de la chaînette, le clapet laisse par lui-même le passage à l'essence.

Ce bouchon, qui est d'un prix très modéré, est très facile à poser, il peut être appliqué directement aux réservoirs.

Il a l'avantage sur les autres systèmes de sécurité de mettre la voiture sur laquelle il est posé, non seulement à l'abri du vol, mais aussi à l'abri des falsifications du carburant par l'adjonction d'eau, de pétrole, de sucre etc., ce qui peut arriver dans certains garages, où les mécaniciens sont facétieux.

Enfin, avec le « Stopcap » le chauffeur ne connaît pas la désagréable surprise de constater que son réservoir qui était plein la veille, a eu des fuites inexplicables pendant la nuit.

PROTECTEURS POUR LES YEUX.

— C'est un petit système destiné à remplacer les lunettes désuètes pour les

aviateurs et chauffeurs. C'est tout simplement une lamelle rectangulaire de boroid, de celluloid ou d'émaillite, sur le pourtour de laquelle on colle un mince ruban de peluche ou de velours, et que l'on fixe devant les yeux au moyen d'un ruban élastique.

C'est léger, pratique, et à la portée de tout le monde.

AVERTISSEUR D'OBSTACLES MARITIMES. — S'inspirant de l'exemple de la chauve-souris, qui a la faculté fort curieuse de percevoir les obstacles dans un degré d'obscurité qui rend les yeux inutiles, sir Hiram Maxim propose d'équiper les navires avec certains appareils aptes à remplir des fonctions de même nature.

« Quand une chauve-souris vole dans une obscurité totale, le battement de ses ailes produit, dit sir Maxim, une série de pulsations ou vagues. Ces vagues frappent les objets environnants, sont réfléchies par eux, et reviennent impressionner les organes sensitifs qui forment une partie de la face de la chauve-souris. La nature extrêmement délicate de ses ailes, ainsi que la sensibilité des organes de son « sixième sens », la rendent capable de juger la distance de tout objet par le laps de temps qui s'écoule entre l'émission et la réception des vagues émises par ses battements ».

L'appareil inventé par sir Maxim est destiné à pourvoir les navires de ce sixième sens. Il comporte un appareil pour produire les vagues d'air nécessaires, un second pour les recevoir après réflexion et révéler leur présence par une sonnerie, et un troisième pour enregistrer l'amplitude des vagues ou vibrations.

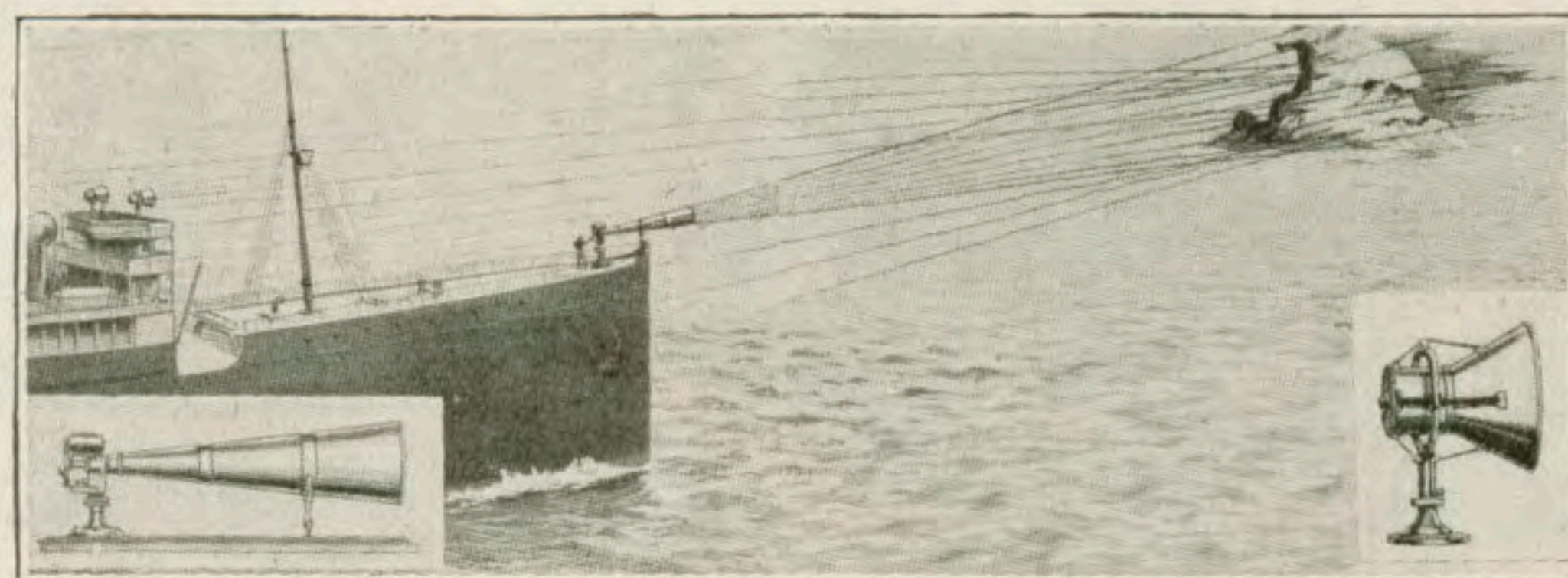
Le premier se compose d'une sirène légèrement modifiée, utilisant la vapeur à haute pression et produisant de puissantes vagues aériennes, ayant une fréquence de 14 ou 15 vibrations à la seconde. Ces vibrations ne peuvent être perçues par l'oreille humaine, mais étant puissantes et de grande amplitude, elles sont capables de franchir de grandes distances et, après avoir frappé un obstacle quelconque, revenir en partie vers leur point de départ, quoique l'écho soit aussi imperceptible que les vibrations primaires. La sirène est munie d'une sorte de pavillon amplificateur et peut être orientée dans toutes les directions.

Le récepteur, qui peut être considéré comme une oreille artificielle, est formé d'un diaphragme en caoutchouc et soie, d'environ 1 m. 25 de diamètre, monté à l'orifice d'un cylindre prolongé par un large pavillon et réglé de façon à ce que la pression soit de même valeur sur chacune de ses faces. Les vibrations réfléchies, reçues par le diaphragme, ferment une série de circuits électriques, chacun de ces circuits contenant une sonnerie.

Des vibrations faibles, telles que celles causées par la réflexion des vagues primaires sur un obstacle de grande surface, mais éloigné, ou sur un obstacle petit, mais rapproché, fermeront seulement le premier circuit et mettront en action la plus petite sonnerie ; au contraire, de fortes vibrations fermeront des circuits en rapport avec leur importance, et la puissance de la sonnerie serait exactement en rapport avec le danger présumé.

L'enregistreur, formant la troisième partie de la machine, est simplement combiné pour donner un diagramme des vibrations perçues.

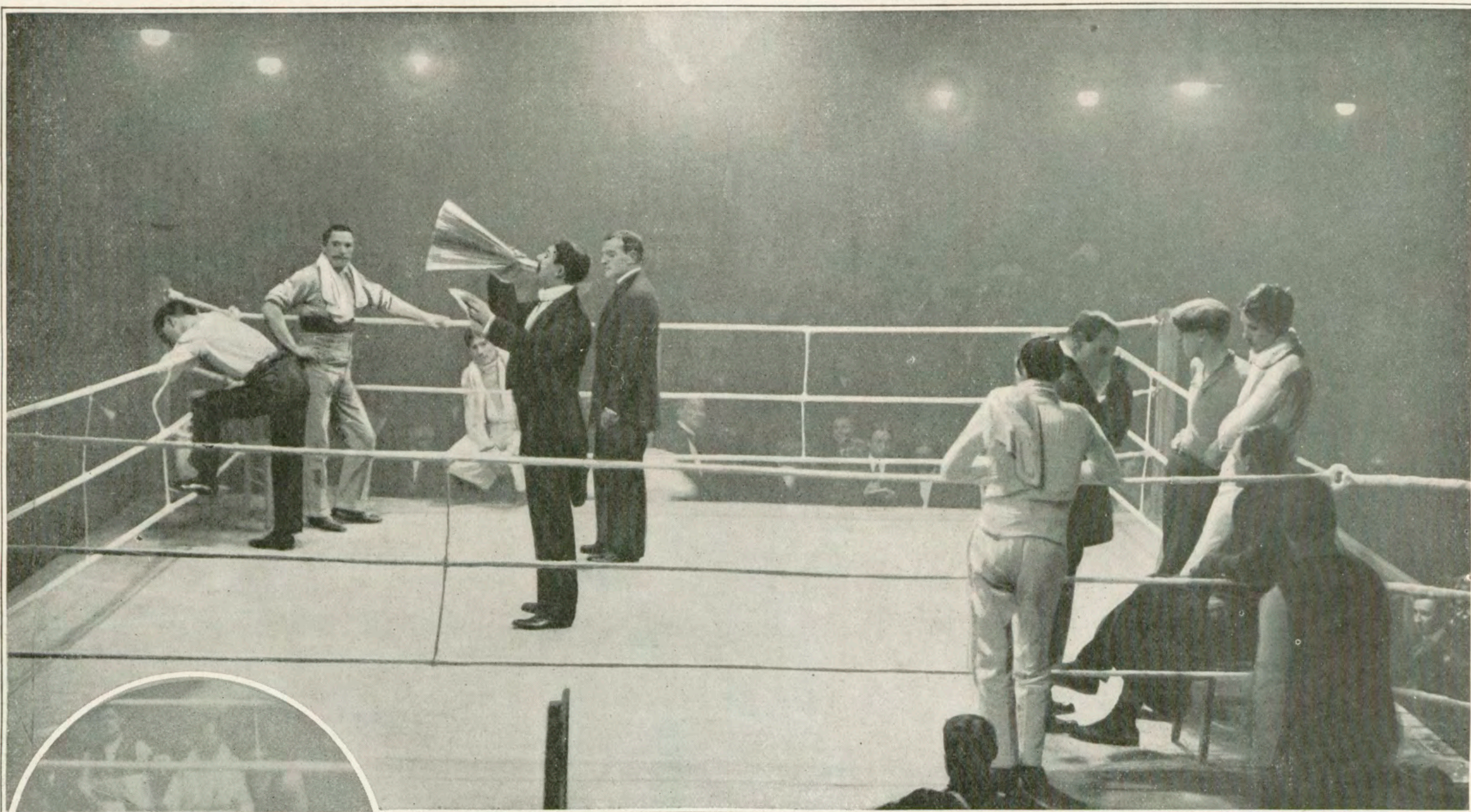
PAUL LAUNAY.



Les vagues d'air émises par l'appareil de Sir Maxim vont frapper l'obstacle et reviennent au poste récepteur.

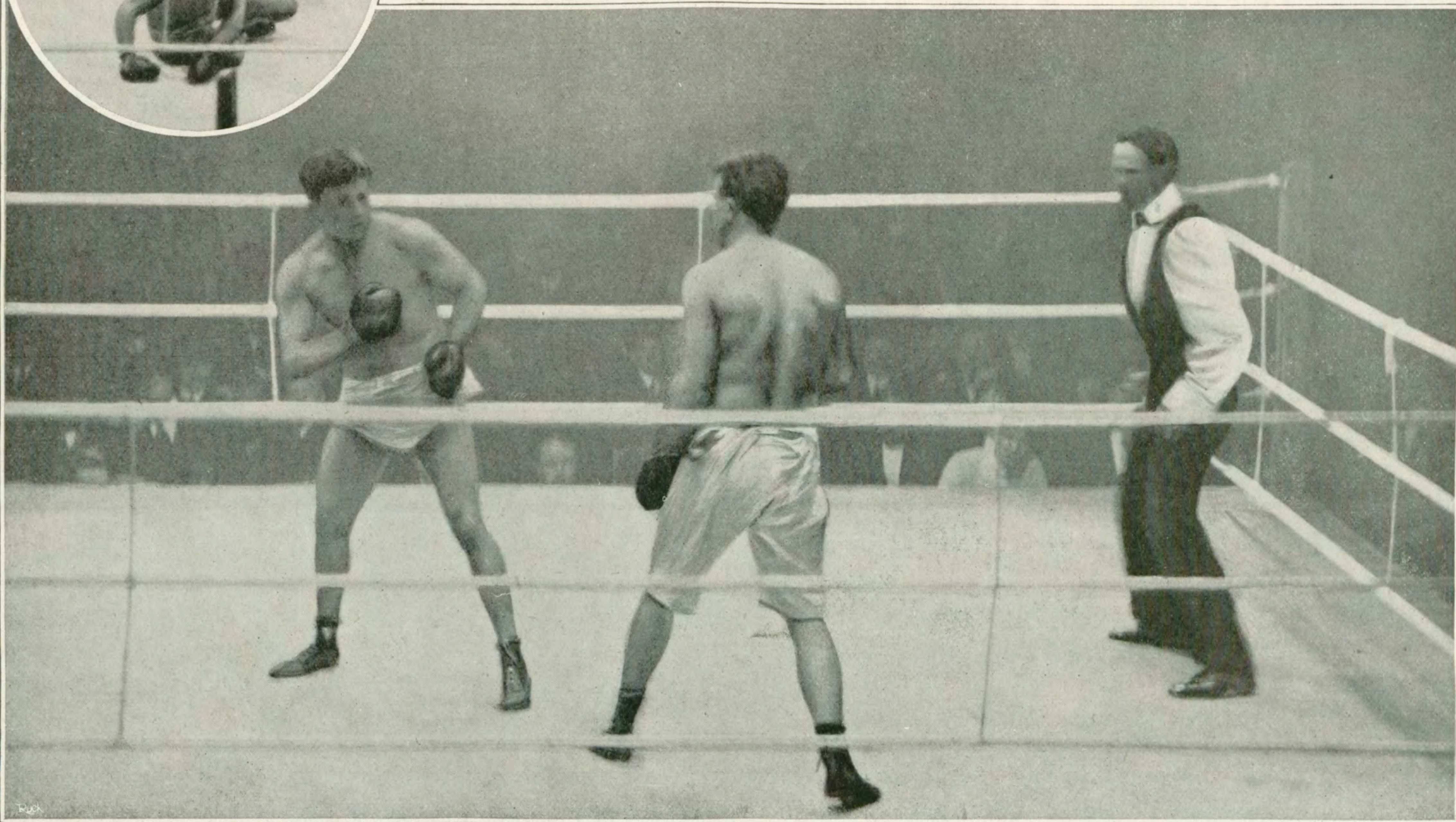
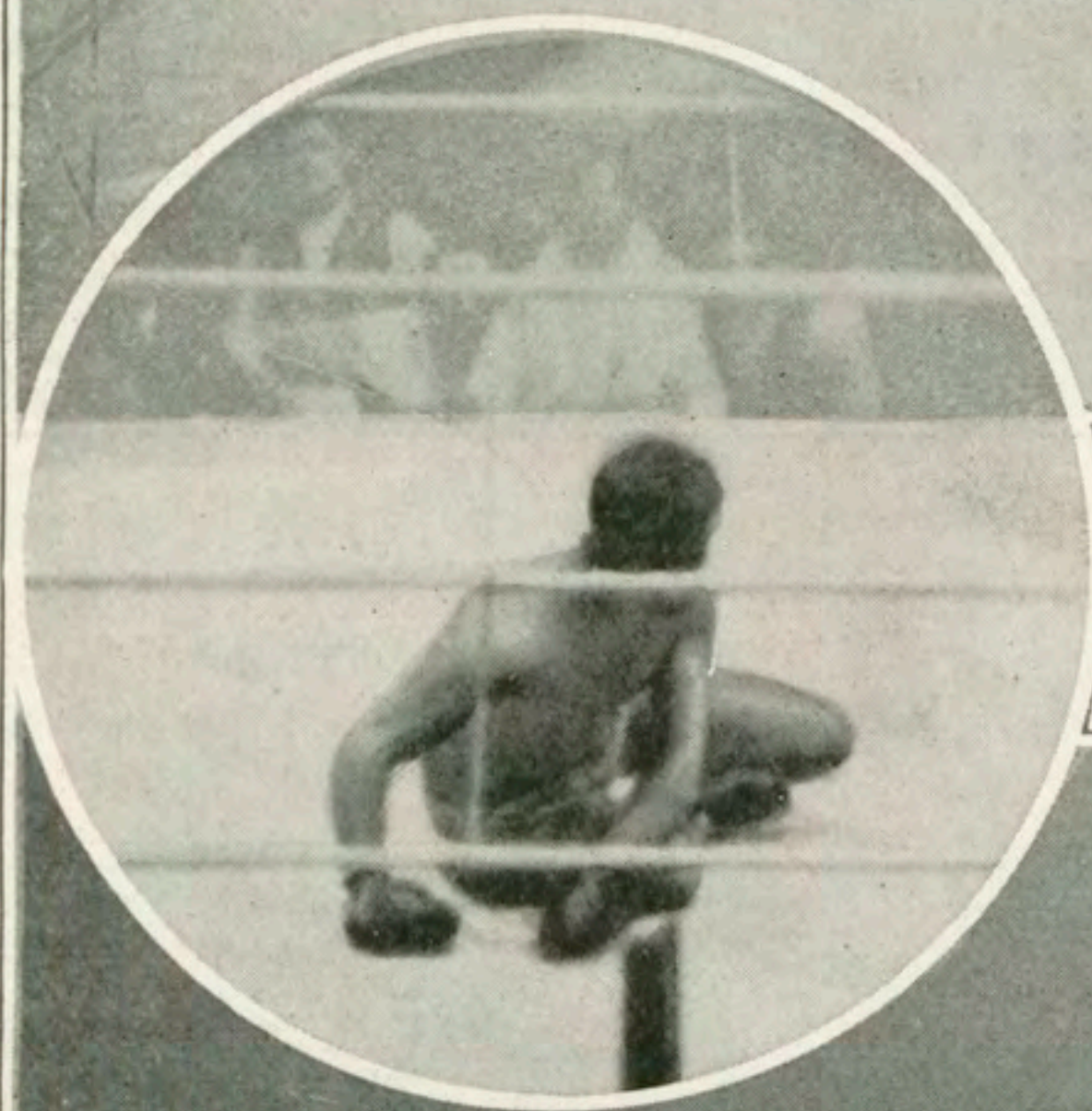
(1) Nous recevons avec plaisir tous les renseignements sur les inventions nouvelles que l'on voudra bien nous faire parvenir.

HOGAN EST UN CHAMPION



LES PRÉSENTATIONS SUR LE RING

Avant le début du match Adrien Hogan-Willie Lewis, le speaker présente au public les deux concurrents du match cycliste de dimanche dernier. Hourlier salue, tandis que son adversaire, Kramer, va causer avec Willie Lewis, déjà dans son coin. Hogan n'a pas encore fait son entrée.



LES ADVERSAIRES S'OBSERVENT

Adrien Hogan s'est imposé comme un véritable champion, en fournissant un très beau combat contre Willie Lewis qu'il battit aux points. A la science, il opposa la puissance et l'énergie et prouva qu'en Carpentier et lui, nous possédons deux grands boxeurs, aux moyens différents. Il serait intéressant de les voir tous deux aux prises, mais il faut attendre encore quelque temps pour permettre à Hogan de s'être familiarisé davantage avec le public des grands matches. — En médaillon : Hogan a été expédié à terre, sur un contre prodigieux de Lewis, au 4^e round. Peu de temps après, le Français se luxait un poignet, tandis que Willie se foulait le droit à la 8^e et le gauche à la 12^e reprise.

LE CHAMPIONNAT DE PARIS DE CROSS-COUNTRY EST GAGNÉ PAR KEYSER



Le 9^e championnat de Paris de cross-country s'est disputé dimanche dernier à Saint-Cloud. Il a permis à Jacques Keyser de remporter une très brillante victoire dans le classement individuel et au Métropolitain-Club de s'attribuer la première place du classement par équipes. 83 coureurs prirent part à l'épreuve et 71 la terminèrent. Parmi les principaux abandons, il convient de citer ceux de G. Dumonteil (M. C.), Millerot (R. C. F.) et Sellier (R. C. F.). A 3 heures 1/2, les concurrents quittaient à vive allure l'avenue

LE DÉPART DU CHAMPIONNAT DE PARIS DE CROSS-COUNTRY

longeant le Stade Français. Bientôt, Keyser se détachait nettement, suivi par Dumonteil. A la descente des Jardies, il avait une avance de 300 mètres qu'il portait à 600 mètres pour passer le poteau d'arrivée avec 2 m. 4 s. sur le second Frémont. Keyser semble dans une forme splendide qui fait bien augurer de sa rencontre avec Jean Bouin dans le Cross-Country National. Il est à noter que depuis de nombreuses années, aucun jeune n'a pu être opposé sérieusement au couple Keyser-Bouin.



LES COUREURS DU MÉTROPOLITAIN-CLUB

L'équipe du Métropolitain-Club fit une très belle course qui lui assura la victoire dans le classement par clubs. Ses coureurs se classèrent ainsi: Frémont, 2^e; Teyssedou, 4^e; Heuet, 5^e; Jeantelot, 7^e; Capelle, 12^e; Guingand, 17^e. C'est donc par 47 points qu'elle gagnait, devant le R. C. F. deuxième avec 73 points.



KEYSER ARRIVE AU STADE

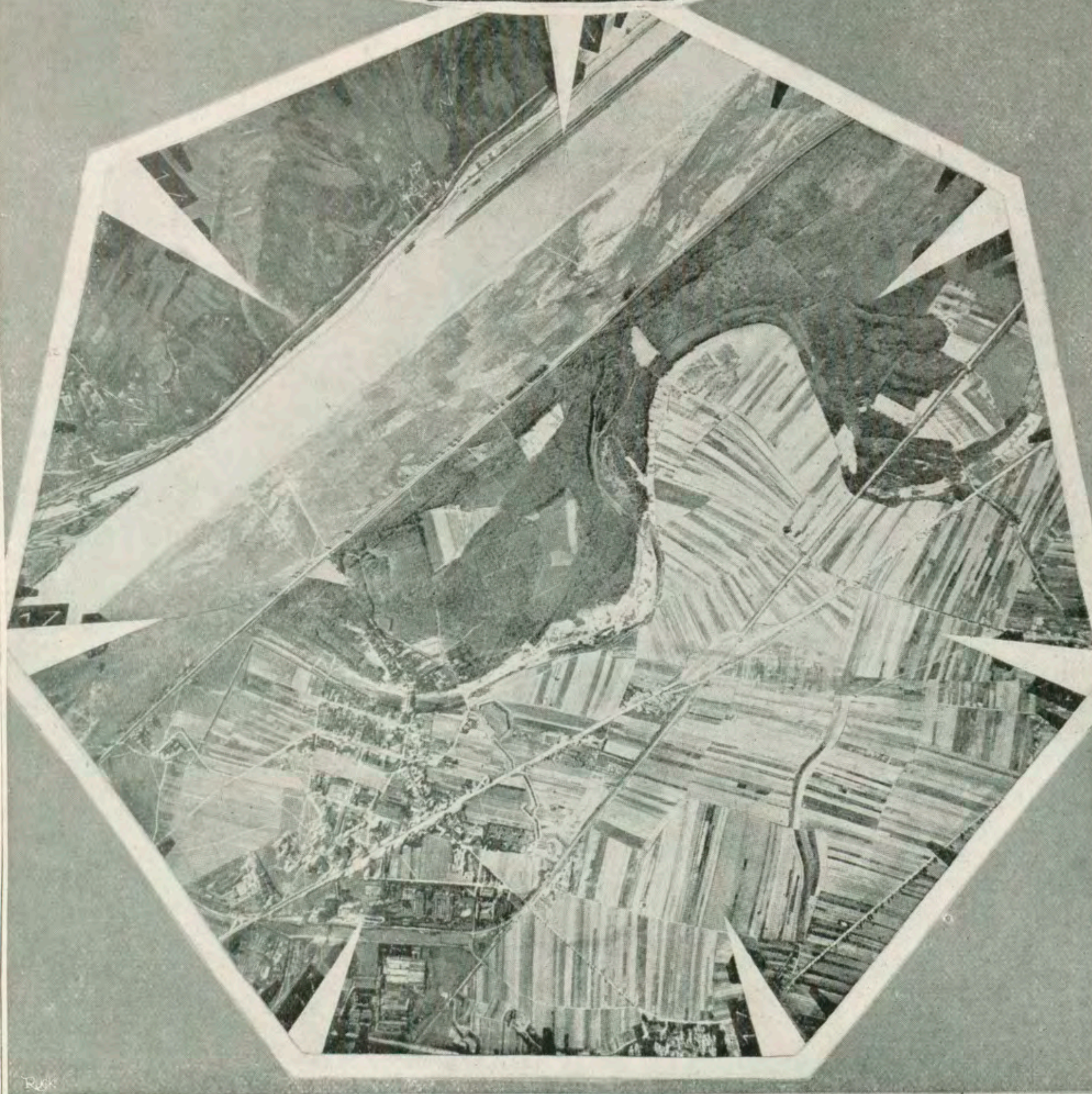
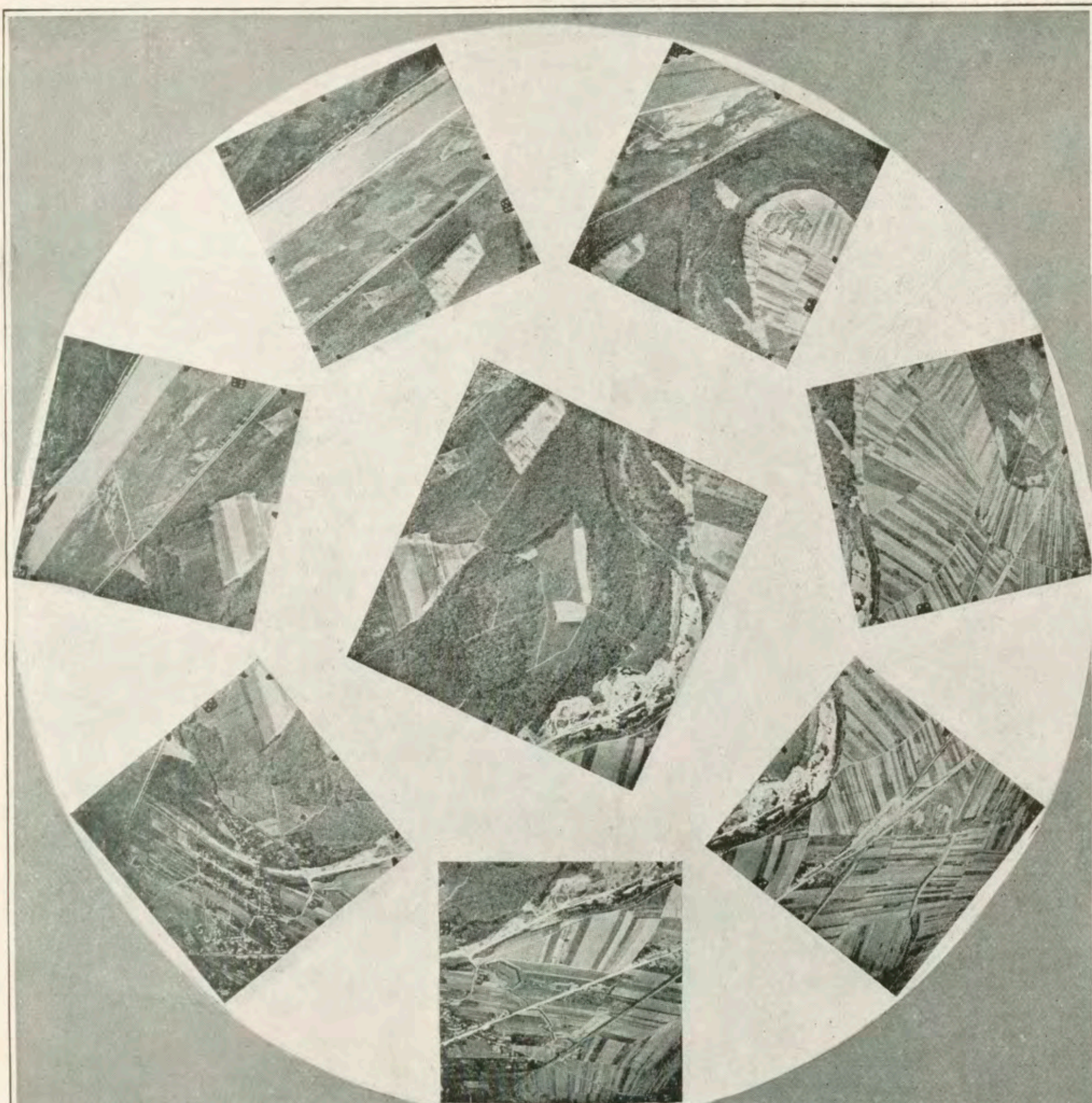
Le racingman Jacques Keyser ne fut jamais inquiété, menant de bout en bout et battant de loin tous ses rivaux qui ne purent réussir à le menacer. Il accomplit les 15 kilomètres du parcours en 56 m. 51 s. 4/5.



L'ARRIVÉE DE FRÉMONT ET DE CARREZ

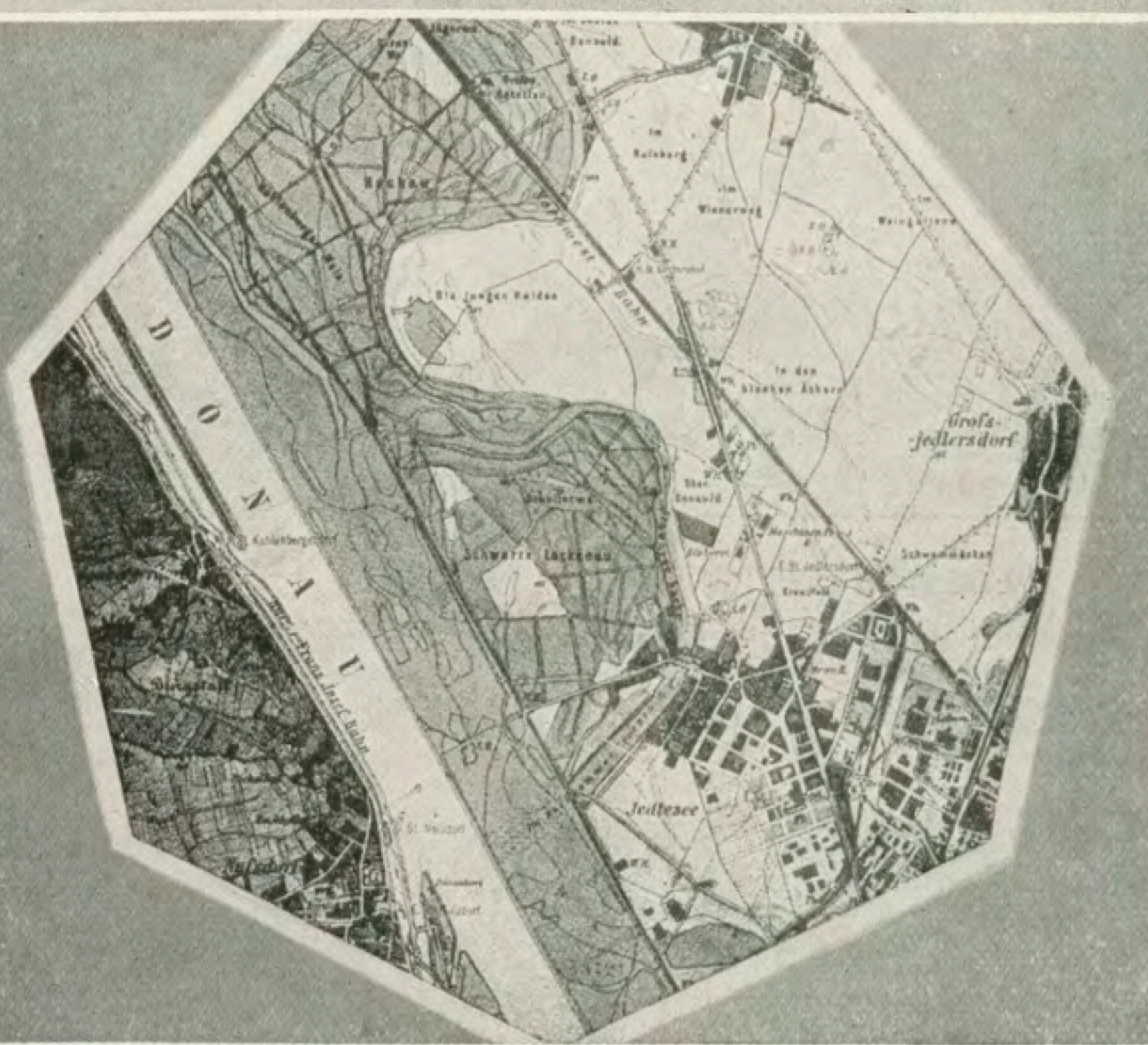
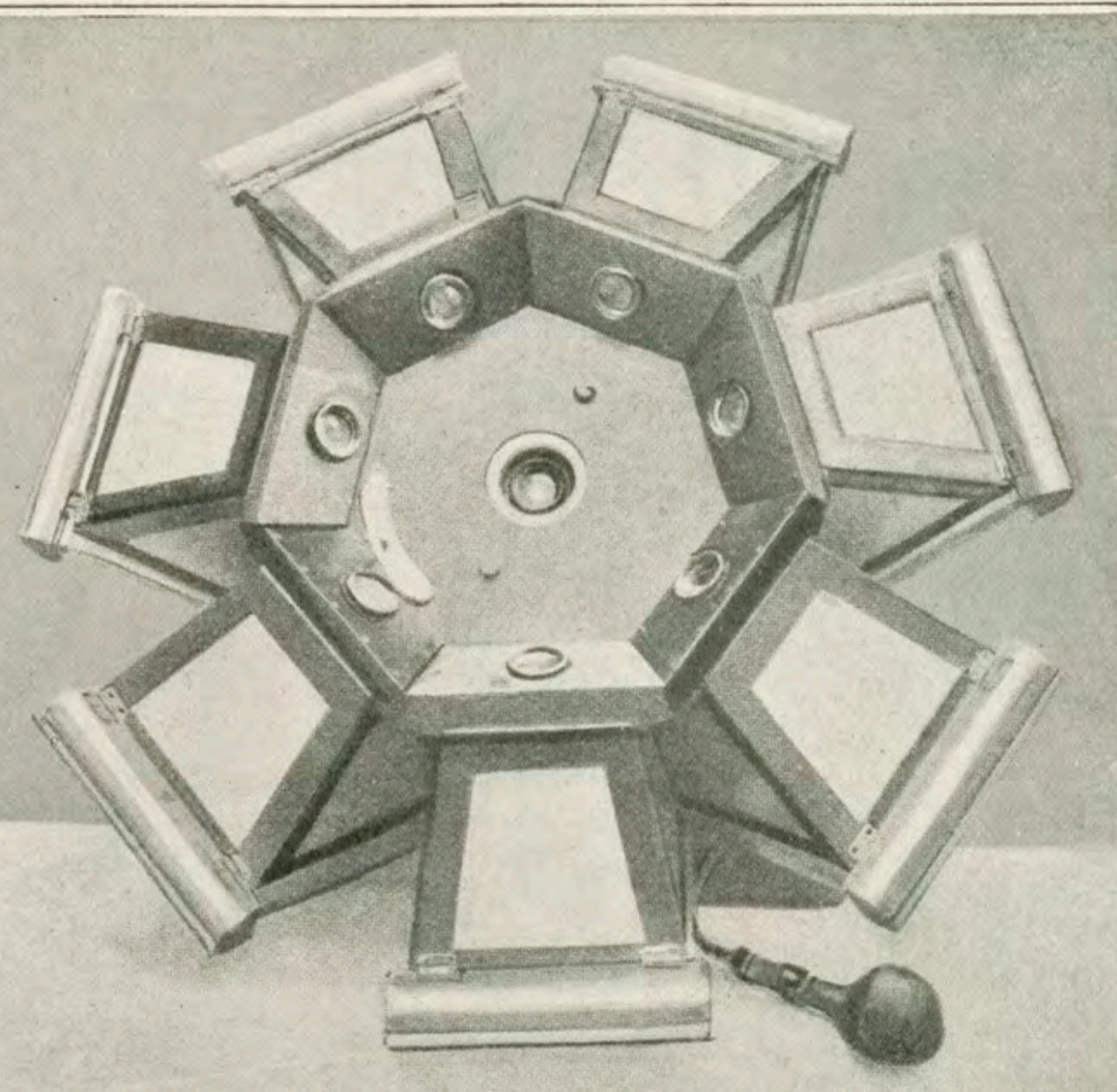
Il n'y eut de lutte que pour les places. Le seul homme ayant essayé de rivaliser avec Keyser, Dumonteil, dut abandonner. Les coureurs du Métropolitain-Club qui avaient fait une très belle course par équipes, durent cependant compter avec plusieurs racingmen. Frémont (M. C.) finit 2^e en 58 m. 55 s., à 2 secondes devant Carrez (R. C.).

LA PHOTOCARTE SCHEIMPFLUG ⁽¹⁾



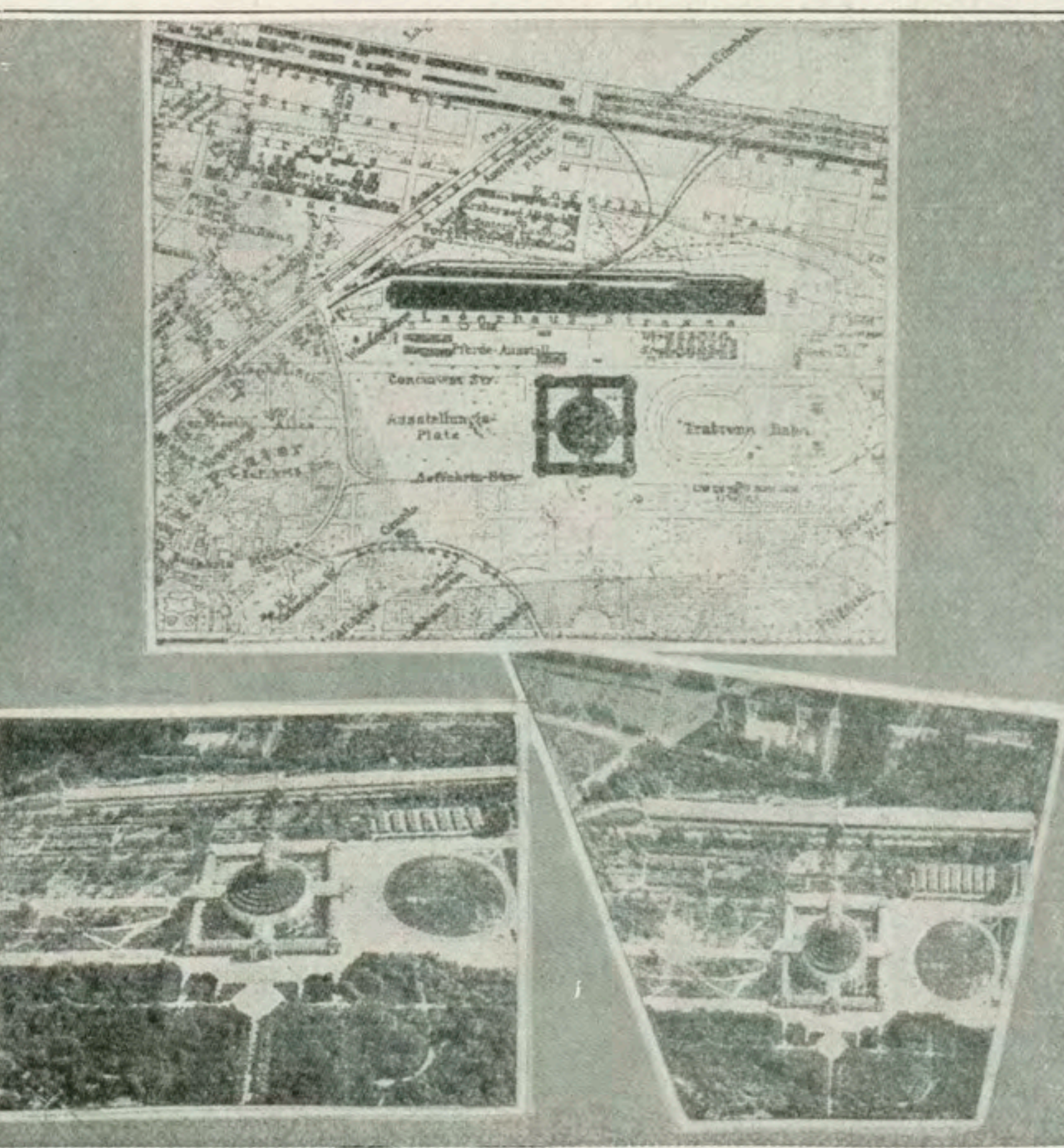
PHOTOGRAPHIES DE TERRAINS A 700 MÈTRES

Ces photographies de terrains, prises avec l'appareil à huit chambres Scheimpflug, représentent, en haut, la première transformation : les huit vues, une en projection horizontale, les sept autres en projections obliques, obtenues directement. En bas, deuxième transformation : les huit vues raccordées après le redressement dans le photo-perspectographe Scheimpflug.



L'APPAREIL ET LA CARTE

En haut : l'appareil à huit chambres vu de dessous.
En bas : troisième transformation de la photomontage Peucker.



COMPARAISONS DIVERSES

En haut : la rotonde de Vienne, d'après la carte de l'Etat-major autrichien. A gauche, en bas : vue oblique prise avec l'une des sept chambres, à 700 mètres. A droite, en bas : redressement de cette vue par le photo-perspectographe.

(1) Voir l'article p. 129.

FOOTBALL RUGBY

Les Harlequins à Paris

Superbe défense du Stade Français qui succombe par 7 à 0.

La fameuse équipe des Harlequins est venue, dimanche dernier, jouer au Parc des Princes contre le Stade Français. Elle se trouvait être amputée de quelques-uns de ses meilleurs joueurs d'attaque. Néanmoins, les compétences pensaient avant le match que le Stade ne pourrait opposer qu'une énergique défense et que quelques vingt points séparaient les vainqueurs des vaincus. Il n'en fut rien, la partie fut presque égale, et le Stade, maintes fois, se montra menaçant. Le résultat qui ne marque qu'une différence de sept points en faveur des Anglais fameux, un drop-goal dans la première mi-temps, un essai dans la seconde, peut étonner, tant la réputation était grande de cette équipe, source féconde d'internationaux anglais. Deux facteurs ont contribué à ce que le score ne fut pas plus élevé, la malchance des visiteurs, la belle partie fournie par le Stade.

Avec leur équipe telle qu'elle était, les Harlequins s'ils avaient été aidés par la veine, disons plus s'ils n'avaient pas eu de déveine, auraient dû marquer beaucoup plus. Mais il s'est trouvé qu'au moment propice, décisif, au moment où l'essai semblait tout fait, une ultime maladresse réduisait à néant les espérances anglaises. Ainsi en fut-il maintes fois. Dans son ensemble l'équipe a fourni une belle démonstration de ce que pourrait être du joli jeu, et l'on devinait aisément que les intentions des joueurs étaient excellentes; il est dommage qu'un certain manque de précision dans la passe, et une maladresse de mains dont chacun a pu, à raison, s'étonner aient mis nos visiteurs dans l'impossibilité absolue de matérialiser leurs idées. Stoop entre autres fit une partie absolument bizarre, que, pour ma part, j'ai trouvée d'une exécution assez mauvaise et le plus souvent mal inspirée; il semblait que ce joueur cherchait non pas à jouer pour gagner, mais cherchait à très bien jouer, pour démontrer ce que pouvait être du beau football. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce qu'il n'est pas joué au mieux, car chacun sait que quand on veut faire le professeur, on ne fait jamais rien de bon. Des autres joueurs, le Sud-Africain, Joubert ne se montra pas à la hauteur de sa très flatteuse réputation; et Trip l'arrière fut le meilleur.

En face de cette équipe, qui arrivait précédée d'une fantastique renommée, le Stade fit excellente contenance. Sa ligne d'avants s'assura le plus souvent le ballon en mêlée, ne fut pas trop surclassée aux touches, et ne se montra inférieure à la ligne anglaise que dans le jeu ouvert. Ses deux demis firent une bonne exhibition. Les trois-quarts du Stade furent excellents en défense, mais se montrèrent en attaque le point faible de l'équipe. Quant à Combes, il fit une partie digne de son passé, il tira son camp de situations périlleuses, par son adresse, ses coups de pied, et deux ou trois splendides plaquages.

JACQUES DEDET.

Poignée de nouvelles.

— Contrairement à ce que l'on a annoncé, M. Poincaré, président de la République, n'assistera pas le 27 au match France-Pays de Galles.

— Le capitaine d'une équipe champion de Paris a perdu, en prenant de l'âge, beaucoup de sa fougue et de sa précision; il a toujours le feu sacré cependant et il jouera encore l'an prochain... mais en équipe troisième.

— Le football, cette année, a eu ses scandales dans toute la France: Bordeaux a débuté, puis Marseille, Perpignan et la Côte vermeille suivirent; on annonce maintenant que la Bretagne va être traitée, elle aussi, à la manière forte.

ESCRIME

On demande des matches

Les assauts publics sont monotones et ennuyeux.

Le ministre de la Guerre va passer une bien bonne journée à l'assaut, en l'honneur de l'Armée, qui se donne, je crois, vers le milieu du mois prochain!... Dix-sept jeux de fleuret et un assaut d'épée! Ça, c'est vivant, nouveau, et bien dans le mouvement. Le programme ne dit pas si l'on distribuera aux spectateurs les oreillers et couvertures traditionnels ni si on les réveillera quand la matinée sera finie. Les fleurettistes qui s'acharnent à s'enterrer eux-mêmes dans l'ennui ne se doutent pas du bien qu'ils

font à l'épée en agissant de la sorte!... C'est égal! combien je préfère, par exemple, cette soirée sans prétention donnée la semaine dernière chez le maître Pictory de Sormery, un jeune qui va de l'avant et qui ne craint pas d'innover. On y tire de véritables matches à l'épée, et le succès que fit le public emballé à cette innovation, montre clairement la voie à suivre!...

Hors de l'épée, pratiquée athlétiquement par des athlètes, hors de la lutte, du résultat, brutal mais passionnant et significatif, point de salut pour l'escrime!... C'est à prendre ou à laisser!

Les Corporations continuent à se tirer... Le délicieux peintre de nos Parisiennes, René Préjean, gagne les Beaux-Arts dimanche dernier dans un style superbe. J'aurai la chance de faire équipe avec lui, Lippmann et Robbe dans la grande finale! Le Montluonnais Cornereau, dont les attaques sont foudroyantes, s'adjudge le Droit avec o touche également, et c'est splendide! Le petit Weill, toujours dangereux, Cesiano et Jean Mayer complètent l'équipe. Elle est homogène et difficile.

Au tour des commerçants, maintenant... et puis, au tour des Belges!... et puis... à l'année prochaine, et cette fois, j'espère bien rendre à Préjean le magistral arrêt qu'il m'a décoché dans l'épaule!...

JOE BRIDGE.

Poignée de nouvelles.

— Un match à l'épée a été conclu entre le redoutable gaucher amateur, M. Bruneau de Laborie, et le grand maître Adolphe Rouleau.

— Bernard Gravier, J.-J. Renaud et Quaranta défendront les couleurs françaises à Monte-Carlo.

CROSS COUNTRY

Keyser en forme

Il a gagné le championnat de Paris.

Le championnat de Paris 1912 ne marquera pas dans l'histoire du cross country, en France, comme l'un de ceux qui virent une lutte particulièrement âpre. Jacques Keyser est parti en tête, et de sa belle allure allongée de pur sang, fin et délié, s'en est allé, tout seul, laissant derrière lui, et de plus en plus loin, la meute de ses concurrents impuissants. Et Keyser, finalement, a gagné par 600 mètres environ, laissant son plus proche adversaire à plus de deux minutes derrière lui sur ce parcours de 15 kilomètres environ.

Evidemment, Keyser, qui a pris de l'âge, du corps, qui est plus robuste qu'autrefois, sans avoir rien perdu de son allure très « racing-like » tient, cette année, une forme qu'il n'avait jamais connue jusqu'ici. Dans le prix Lemonnier, il donna au moins deux fois l'impression qu'il pouvait lâcher Bouin, et lorsque le moment de l'effort décisif fut



L'ARRIVÉE DE KEYSER.

venu, à la stupéfaction générale, et, pour la première fois au cours de ces duels Bouin-Keyser, ce fut le Marseillais qui dut s'incliner.

La performance accomplie dimanche par Keyser, dans le championnat de Paris, vaut surtout par le style du vainqueur. Ce fut très pur, et d'une aisance telle que jamais l'homme ne parut faire un effort quelconque. Nous aurons donc, le 2 mars prochain, à Langon, dans le cross country national, entre deux coureurs français,

une empoignade telle que nous n'en aurons pas vu depuis longtemps, depuis celle qui mit aux prises Ragneneau et le pauvre petit Prévost.

La course, par équipes, ne nous a pas sorti, dimanche, de team bien redoutable. Le Metropolitan, une fois de plus, s'est aisément classé en tête, mais les « jaune et blanc » n'ont plus la grande équipe de ces dernières années. La meilleure preuve, c'est que le Racing Club, avec des éléments très moyens, Keyser excepté, n'a pas fini trop loin.

Et ceci me donne à penser que nous pourrions bien, pour la première fois, avoir à applaudir, le 2 mars prochain, au succès d'une équipe provinciale. Le Massilia a une chance de tout premier ordre, bien que, ô ironie des choses! le marseillais

Bouin ne dispute pas le National sous les couleurs du Club Marseillais.

Le championnat de Paris 1912 ne nous aura pas valu de révélations, mais une confirmation, celle des nouveaux progrès d'un coureur pourtant depuis bien longtemps sur la brèche, le toujours jeune Keyser. C'est tout juste, s'il faut sortir du palmarès le troisième, Carrez, un petit bonhomme qui est arrivé aux places d'honneur, à force de travail et de persévérance.

En sport, comme en tout, la vertu est toujours récompensée.

GÉO LEFÈVRE.

Poignée de nouvelles.

— L'ouverture d'un collège d'athlètes à Rims fait rêver beaucoup de nos coureurs à pied; plusieurs d'entre eux, dont Arnaud, Mentrel, Lamorille sont sur les rangs.

— Kolehmainen, bien que demeurant amateur très pur et n'approuvant pas les agissements de son camarade Thorpe, complèterait, affirme-t-on, parmi les plus riches citoyens d'Helsingfors; comment expliquer la fortune subite de l'ancien maçon finlandais?

CALENDRIER DE LA SEMAINE

DIMANCHE 23 FÉVRIER. — Automobile. — Course de côte de Montauglaust.

DIMANCHE 23 FÉVRIER. — Cyclisme. — Match Ellegaard-Kramer.

DIMANCHE 23 FÉVRIER. — Football Rugby. — Colombes: Match Stade-Racing.

DIMANCHE 23 FÉVRIER. — Hippisme. — Courses à Auteuil.

DIMANCHE 23 FÉVRIER. — Concours hippique. — Meeting du Cap Martin.

JEUDI 27 FÉVRIER. — Football Rugby. — Parc des Princes, match France-Pays de Galles.

JEUDI 27 FÉVRIER. — Hippisme. — Courses à Auteuil.

SAMEDI 1^{er} MARS. — Boxe. — Réunion au Wonderland.

RESULTATS TECHNIQUES

DU 10 AU 17 FÉVRIER

AÉRONAUTIQUE

LUNDI 10 FÉVRIER. — Etampes: Gougenheim s'élève à 1120 mètres avec 4 passagers (record du monde).

MARDI 11 FÉVRIER. — Etampes: Guillaux bat avec passager les records du monde de vitesse par 191 km. 900 en 2 heures, 291 km 900 en 3 heures et 391 km. 900 en 4 heures.

MERCREDI 12 FÉVRIER. — Maurice Chivillat s'attribue le record du monde de la hauteur avec 3 passagers, montant à 1350 mètres.

AUTOMOBILE

SAMEDI 15 FÉVRIER. — Londres: Percy Lambert bat le record du monde de l'heure couvrant 103 milles (165 kil 760) avec une automobile de 25 chevaux.

CYCLISME

DIMANCHE 16 FÉVRIER. — Pa'ais des Sports — handicap 500 mètres: 1. Reynier (50), 2. Lucan (45), 3. Delrieu (40).

Match Kramer-Hourlier (2 manches). — 1^{re} manche: 1. Kramer; 2. Hourlier à une longueur; 2^e manche: 1. Kramer, 2. Hourlier à une roue.

Match Franco-Américain: 1^{re} manche (10 kil.): 1. Wiley, 2. Guignard. — 2^e manche (40 kil.): 1. Wiley en 32 m. 7 s. (record). 2. Guignard. — Match-poursuite Fogler-Darragon: 1. Fogler, 2. Darragon.

ATHLÉTISME

MARDI 11 FÉVRIER. — Boxe. — Paris: Adrien Hogan bat Willie Lewis aux points en 20 rounds.

MERCREDI 12 FÉVRIER. — Boxe. — Paris: Carpentier bat Bandsman Rice par knock-out au 2^e round.

Loesch et Darkey Halen font match nul en 4 rounds.

JEUDI 13 FÉVRIER. — Course à pied — New-York: Le coureur Finlandais couvre 5 milles (8045 m) en 24 m. 29 s. 1/5 (record du monde).

VENDREDI 14 FÉVRIER. — Boxe. — Paris: Louis de Ponthieu bat Fred Gilbert aux points en 10 rounds.

SAMEDI 15 FÉVRIER. — Boxe. — Paris. — Frank Madole et D'mlen font match nul après un combat de 10 rounds.

DIMANCHE 16 FÉVRIER. — Cross Country. — Championnat de Paris (15 kil.): 1. Keyser en 56 m. 51 s. 4/5, 2. Frémont, 3. Carrez.

DIMANCHE 16 FÉVRIER. — Football Rugby — A Colombes: Le Sporting Club de Vaugirard et le Sporting Club Universitaire de France font match nul, aucune équipe ne marquant de points. — Au Parc des Princes: Les « Harlequins » battent le Stade Français par 7 points à 0.

POLO

MERCREDI 12 FÉVRIER. — Cannes. — Prix de Glos: « Les Cosmopolitains » (M. C. Van der Straeten, A. Sinclair, L. Meiln, T. Drybrough) battent par 2 goals à 1 les « Harlequins » (Lord Portington, M. J. N. Horlick, Cap. Hibbert, C. D. Miller).

TIR AUX PIGEONS

JEUDI 13 FÉVRIER. — Monte-Carlo. — Grand Prix du Casino (27 mètres): 1. Comte de Larenty-Tholozan tue 16/16 (gagne 25.000 francs et l'objet d'art); 2. M. Kasantzef 15/17 (15.305 fr.); 3. Comte Czernin tue 14/15 (12.755 fr.)

HIPPISE

DIMANCHE 16 FÉVRIER. — Auteuil — Prix de Billancourt: (Steeple 3 800 mètres, 15.000 franc): 1. Patrien, à M. Brossault (Bourdallé); 2. Oiselette; 3. Memnon. P. M. gag. 379 fr.; pl. 65 fr. 50, 22 fr., 21 fr. 50.

Prix Kérym (haies 3.500 mètres 15.000 francs): 1. Canfranc, à M. G. Braquessac (Powers), 2. Boston IV, 3. Upholsterer. P. M. gag. 431 fr.; pl. 52 fr. 50, 17 fr.; 16 fr. 50.

TIR

VENDREDI 14 FÉVRIER. — Réunion de l'Assaut au Pistolet. Gagnants des poules: Petrocchino (2), Mme Devillers (2), Alcobendas, de Montcalrier Galand, D^e Devillers, Carteret (2).

EXCELSIOR Par ses nombreuses photographies des actualités du jour, sa rédaction indépendante et impartiale, ses correspondants particuliers sur tous les points du globe, *Excelsior* est devenu rapidement l'égal des premiers organes d'informations et le premier journal quotidien illustré du monde.

Tous les lecteurs des Publications Pierre Lafitte doivent considérer *Excelsior* comme leur journal quotidien. Demandez la liste détaillée des primes et avantages offerts aux abonnés d'un an, à *Excelsior*, 88, avenue des Champs-Élysées, Paris.

HIPPISE

Les filles de Le Sancy⁽¹⁾

Examen des résultats qu'elles ont obtenus comme poulinières

Nous en sommes donc arrivés à considérer 42 poulinières, filles de Le Sancy, qui, livrées à 64 étalons différents, ont donné le jour à 174 produits ayant paru sur les hippodromes. Ces 174 concurrents ont disputé 2.201 épreuves pour remporter, en 333 victoires, un total de 3.276.315 francs d'argent public, en y comprenant les primes à l'éleveur et les allocations des places; soit une moyenne de 1.488 fr. 55 d'argent public par sortie.

Ce dernier chiffre ne correspond à aucune conception de la réalité; mais il me semble qu'il reflète mieux la physionomie des faits. Prenons un exemple: voici deux chevaux dont l'un a couru une fois et a gagné un prix de 10.000 francs, tandis que l'autre a disputé 20 courses pour en remporter une de 10.000 francs. Jusqu'à preuve du contraire, nous sommes forcés d'admettre que le premier aurait pu, s'il avait recouru, répéter son exploit: il doit donc, à chiffre égal de gains, être supposé meilleur que le second. C'est ce qui est exprimé dans la moyenne par sortie qui nous donne 10.000 francs pour le premier et 500 francs pour le second.

J'ai choisi là un exemple extrême: les anomalies, qu'il peut présenter, s'atténuent et disparaissent à mesure que le champ s'élargit, s'éloignant ainsi du cas unique; nous nous en rendons compte lorsque nous aurons à envisager la totalité ou une partie de la production d'un étalon.

Afin de chercher à étudier la façon dont les filles de Le Sancy se sont comportées avec les 64 étalons, pères de leurs produits, il nous faut tout d'abord établir une sorte de classement entre ces étalons d'après les performances fournies par leur progéniture.

Sur ces 64 étalons, je commencerai par en éliminer 29: ce sont ceux qui n'ont donné qu'un ou deux produits, dont les gains totaux n'ont pas atteint le chiffre moyen de 5.000 francs par produit.

Il est facile de comprendre pourquoi j'écarte résolument ce lot. J'admets qu'il faut être très circonspect avant de condamner un croisement sur la foi de l'insuccès des produits qui en sont issus. Beaucoup d'autres raisons peuvent expliquer de tels échecs: l'accident, la maladie, et tant de circonstances extérieures. Nous devons donc suspendre notre jugement vis à vis de ces 29 étalons, qui n'ont pas réussi dans l'unique produit ou dans les deux seuls produits qu'ils ont eus avec des filles de Le Sancy.

Il nous reste ainsi 35 étalons, comprenant deux catégories: ceux qui ont donné plus de deux produits, sans autre condition; ceux qui n'ont donné qu'un ou deux produits, dont les gains totaux ont atteint le chiffre moyen de 5.000 francs par produit. Cette fois, j'accepte ces derniers; ils ne présentent que des cas isolés, mais des cas isolés dont le succès nous permet d'invoquer leur témoignage en faveur du croisement considéré.

Voici la liste de ces 35 étalons, classés d'après la moyenne d'argent public par sortie. Cette moyenne est obtenue en divisant le total des gains de leurs produits vainqueurs par le nombre de fois que tous leurs produits, vainqueurs ou non, ont couru.

Noms des chevaux	Produits	Vainqueurs	Francs
Elf	8	4	8.590
Callistrate	1	1	6.956
Sans Souci II	2	1	5.583
Doricles	2	2	5.040
Perth	10	6	4.770
Rabelais	5	4	4.384
Retz	1	1	3.031
Simonian	4	1	2.566
St Frusquin	1	1	2.457
Gallerte	2	1	2.100
Flying Fox	1	1	1.507
Phoenix	5	1	1.496
Strozzi	1	1	1.450
Childwick	1	1	1.357
Achille	4	4	1.197
Ellsmere	1	1	1.176
Raconteur	1	1	1.103
Masqué	2	1	1.003
Champaubert	1	1	966
Saint Damien	2	1	921
Launay	1	1	855
Palais Royal	5	2	719
Kosroës	1	1	630
Flacon	2	2	598
Fra Angelico	4	4	572
Chéri	35	22	565
Le Nicham II	1	1	552
Gardefeu	5	4	547
Roitelet	2	2	513

Chalet	1	1	478
Galeazzo	1	1	433
Lutin	5	3	346
Le Roi Solei	10	6	332
Exyx	5	1	100
Dolma Baghtché	4	1	95

Nous avons vu, au début de cette chronique, que les performances des 174 produits des filles de Le Sancy donnaient une moyenne de 1.488 fr. 55 d'argent public par sortie: sur cette liste, les produits des douze premiers étalons dépassent le chiffre de cette moyenne. Cette sélection représente donc la quintessence des courants de sang, qui, apportés aux filles de Le Sancy, ont fourni les meilleurs résultats.

Un simple coup d'œil sur ces douze noms nous suffit pour y voir la prédominance de la descendance de Saint Simon. Quatre s'y rattachent en lignée mâle: Doricles, petit fils de Saint Simon; Rabelais, Simonian et Saint Frusquin, tous trois fils de Saint Simon. Deux s'y rattachent du côté de leur mère. Sans Souci II, dont la mère est petite fille de Saint Simon, et Phoenix, dont la mère est fille de Saint Simon. Nous pouvons aller plus loin; Saint Simon est fils de Galopin; or, l'influence de Galopin est évidente dans deux autres de ces douze étalons: Perth, arrière petit-fils de Galopin, et Flying Fox, dont la grand-mère paternelle et la mère sont toutes deux filles de Galopin.

Ainsi, l'affinité des filles de Le Sancy avec le sang de Galopin semble bien établie par ce premier examen. Nous verrons par la suite les cas peu nombreux dans lesquels ce même croisement aboutit à des résultats moins heureux.

Sur ces douze premiers étalons, à part les huit qui apportent Galopin, deux autres contiennent Hermit: Retz, qui est son arrière petit-fils, et Gallerte, qui a pour mère une de ses filles.

Enfin les deux meilleurs, Elf et Callistrate, remontent en lignée mâle à Dollar, qui est le grand-père du premier et l'arrière grand-père du second. Or, il est à remarquer que Dollar est le fils de The Flying Dutchman, tandis que, par sa mère Flying Duchess, Galopin en est le petit-fils; simple fait qui suffit, semble-t-il, d'autre part, à expliquer l'affinité bien connue de Galopin pour Dollar.

(A suivre)

RENÉ RIONDET

La première d'Auteuil

Deux outsiders ont gagné les épreuves principales.

Le soleil qui a illuminé le premier dimanche d'Auteuil a été son plus précieux élément de succès, mais non pas le seul. Rarement, le programme a été, à pareille date, aussi intéressant et aussi abondant. Les chiffres, d'ailleurs, sont, en pareille matière, plus éloquentes que les paroles: nous avions eu, l'an dernier, le premier jour, qui était un jeudi, 43 partants et le dimanche suivant, avec le même programme que dimanche dernier, 42;



PATRICIEN

l'année précédente, les mêmes journées en avaient réuni chacune 44. Cette année, il y en a eu, pour la seule journée de réouverture, 70. Cette affluence, aussi bien que celle, également exceptionnelle, que nous avons constatée à Nice et à Pau, est le plus sûr témoignage de la prospérité, sans cesse grandissante, du steeple-chasing en France; et elle tient aussi, dans une certaine mesure, à une cause occasionnelle: la douceur extraordinaire de cet hiver, qui a permis aux concurrents, laissés à Chantilly et à Maisons-Lafitte, de subir une préparation ininterrompue et de se présenter dans un état satisfaisant. Moins aguerris, naturellement, que ceux de leurs adversaires qui, à Nice ou à Pau, sont restés en contact avec l'hippodrome, ils ont affronté la lutte avec un certain désavantage; comme les autres années, les résultats des premières rencontres ne leur ont pas été, en général, favorables, mais ils ont bien défendu leur chance. Passau, qui déclinait à l'arrière-saison, s'est fort bien trouvé du répit qu'on lui a laissé cet hiver et a gagné le prix à réclamer. Hexagon, qui n'avait pas couru depuis sa victoire du 15 septembre, à Boisfort, a remporté, dans le handicap final, une victoire extraordinairement facile, et très escom-

tée par son entourage. C'est un exemple, après tant d'autres, de l'adresse et de la précision avec laquelle son entraîneur, W. Flatman, sait amener à point une « bonne affaire ». Boston IV, qui a pris la seconde place derrière Canfranc, dans le Prix Kerym, est venu à la dernière haie, comme un gagnant probable. Il a eu, un moment, l'avantage, et peut-être l'eût-il gardé s'il était venu un peu moins vite ou un peu plus tard. Oiselette, qui est toujours l'excellente sauteuse que nous avons connue l'an dernier, a fait très bonne figure à l'arrivée du Prix de Billancourt, derrière Patricien. Faustine II, dans la même course, s'est comportée remarquablement; elle a été très brillante depuis la rivière du huit jusqu'au bull finch et même un peu au-delà. Son poids défavorable et surtout le galop qui lui manquaient encore, ne lui ont pas permis d'aller jusqu'au bout, mais sa course telle qu'elle est, permet de prévoir pour elle, de prochains et importants succès. Make Haste II, enfin, s'est plus qu'honorablement comporté derrière Bélisaire II. Tous les concurrents que nous venons de nommer sont restés, tout cet hiver, dans leurs centres d'entraînement.

La forme de Nice a triomphé avec Balagan, celle de Pau avec Patricien et Bélisaire II. Le gagnant du Prix Kerym, Canfranc, avait couru, lui aussi, à Nice, mais ce ne sont certes pas les courses qu'il a fournies qui pouvaient faire prévoir son succès. Les précédentes non plus, d'ailleurs, puisque sa meilleure performance était une seconde place à deux longueurs de ce même Boston IV, dont il a eu raison dimanche. Le gagnant du Prix, Patricien, avait des titres un peu meilleurs: sa place, dans le Prix du Palais d'hiver, derrière Bravissimo, ses succès répétés à Auteuil, en 1909, la forme qu'il avait montrée à ses débuts, à une époque où il comptait parmi les bons sujets de sa génération. Mais ces titres là étaient bien lointains. Depuis près de quatre ans, on ne l'avait pas vu sur les gros obstacles d'Auteuil. Sa victoire n'était donc pas, elle non plus, bien facile à prévoir: ce qui ne l'a, d'ailleurs, pas empêchée d'être facile. Elle est d'autant plus méritante que son poids n'avait rien de favorable et qu'elle avait affaire à quelques adversaires d'excellent ordre.

Notons, toutefois, que, parmi ceux-ci, quelques-uns sont bien certainement appelés à mieux faire. J'ai déjà dit, plus haut, ce qu'il fallait penser de la course de Faustine II. Plus significative encore a été la course de Memnon. Son jockey l'a montée très prudemment, préoccupé avant tout de lui faire accomplir correctement ce parcours nouveau pour lui. Il commençait à se rapprocher, après avoir tout franchi sans le moindre accroc, quand, gêné par un voisin, il a fait une faute au talus à revers; ce qui ne l'a pas empêché de venir, à la fin, prendre la troisième place, dans une très bonne action. Sa course n'atténue donc, en aucune manière, la bonne impression qu'il avait produite à Nice où, complètement transformé, il avait gagné trois courses consécutives. Loup s'est moins bien comporté, mais, lui aussi, débutait sur les gros obstacles d'Auteuil, et sa course, par conséquent, ne doit pas faire oublier la victoire si plaisante qu'il vient de remporter, à Pau, sur Bélisaire II. Ce dernier a, d'ailleurs, gagné, dimanche, le handicap, et ce succès, qui n'est que la confirmation de ses bonnes courses de Pau, remet tout naturellement en relief, le cheval de M. Decazeaux.

STUART.

Poignée de nouvelles.

— Floraison qui, au retour du Prix du Conseil Municipal, s'était blessée en s'échappant du van qui la ramenait de Longchamp, a reparu à l'entraînement.

— Le trotteur Gamin, dont la victoire à Vincennes causa quelque émoi, disputera à Vienne une course de 20.000 florins, dans laquelle sa chance s'affirme de premier ordre.

— L'excellent jockey, L. Philippe, qui avait été victime d'une violente chute à Auteuil, en décembre dernier, chute dans laquelle il s'était brisé les os de la main droite, est à peu près rétabli; il pourra se remettre en selle d'ici une huitaine de jours.

CE QU'IL FAUT LIRE

UN PORTRAIT DE M. POINCARÉ A FAIRE ENCADRER

Tous les Français qui admirent M. Raymond Poincaré voudront se procurer le très artistique portrait que *Je sais tout* publie en hors texte, dans son numéro de Février.

Ce portrait est obtenu par le fameux et nouveau procédé d'héliogravure rotative dont il est tant parlé dans les milieux techniques.

Cette innovation n'est que le début d'un très grand nombre d'améliorations qui sont apportées, depuis le 15 février, au plus important des magazines du monde entier.



(1) Voir le numéro 752.

De la piste à la scène⁽¹⁾

PAR PAUL BOURRILLON, ancien champion du monde cycliste

Enfin, on nous appela pour la troisième manche, la belle selon moi. Je remportai la victoire par une longueur et je partis m'habiller dans ma cabine. Mais à peine avais-je commencé ma toilette que les membres du jury venaient frapper à la porte. Je leur ouvre. Ils viennent me demander d'aller disputer la belle. Je continue à leur expliquer que je me suis conformé à mon contrat, que j'ai disputé trois courses et que jamais il n'a été question d'annuler une manche sous prétexte qu'elle durait trop longtemps. J'ai le droit pour moi, je ne cours plus.

Ils insistent, supplient, je reste inflexible et ils décident de faire faire walk-over à Protin pour ce qu'ils appellent la belle afin de se venger de mon obstination absolument justifiée.

La foule, naturellement, prit fait et cause pour les organisateurs et voulut me jeter à l'eau à la sortie du vélodrome. Je dus être protégé par la police pour me rendre à la gare. Douces coutumes!

CHAPITRE XV

JE GAGNE LE GRAND PRIX DE PARIS SANS LE GAGNER

C'est alors que se disputa le Grand Prix de Paris que j'espérais bien remporter. Le meeting classique commença le 4 juillet, à la Piste Municipale. J'occupais la place prépondérante parmi les favoris, grâce à mon début de saison.

Je gagnais, le premier jour, ma série, en battant facilement l'amiennois Deschamps, l'étudiant en médecine-sprinter. Le dimanche suivant, dernière du journée meeting, j'étais opposé dans ma demi-finale à l'italien Momo et à ce pauvre Edouard Nieuport qui fut, plus tard, un génie de l'aviation et qui, à cette époque, était un excellent coureur et un charmant camarade. Je battis mes deux rivaux dans cet ordre, sans grande difficulté, malgré la vaillante résistance de l'italien qui finissait à une longueur, précédant Nieuport à la même distance.

La finale réunissait Morin, Nossam et moi. La partie allait être dure!

Je vais recopier le compte-rendu de Frantz Reichel dans le *Vélo* pour dire impartialement ce que fut la course qui fit couler tant d'encre :

« Ce fut au milieu de l'émotion générale et de ce fameux silence, auquel on reconnaît que quelque chose de grand va se passer, que les trois concurrents de la finale se rangèrent à la ligne de départ. Un coup de pistolet : partis!

Nossam prend le commandement. Les trois hommes sont ramassés, tout à leur affaire, car la partie qui se joue est grave. L'ordre ne se modifie pas jusqu'à la cloche où Nossam simule une vague tentative de démarrage dans l'espoir de faire partir ses adversaires. Le train s'accroît.

En face, Bourrillon démarre dans une détente superbe. Nossam l'imite et les deux hommes abordent, presque de front, le virage, Bourrillon légèrement en avant. C'est alors que se passe le regrettable incident de course. Le Marmandais se rabat brusquement à la corde, alors qu'il n'était pas complètement dégagé et coupe manifestement Nossam qui, rejeté à l'intérieur, entre sur la pelouse. Nossam se relève pour éviter une collision et lève aussitôt la main, en signe de réclamation, geste inutile et qui lui a, peut-être, fait perdre la course.

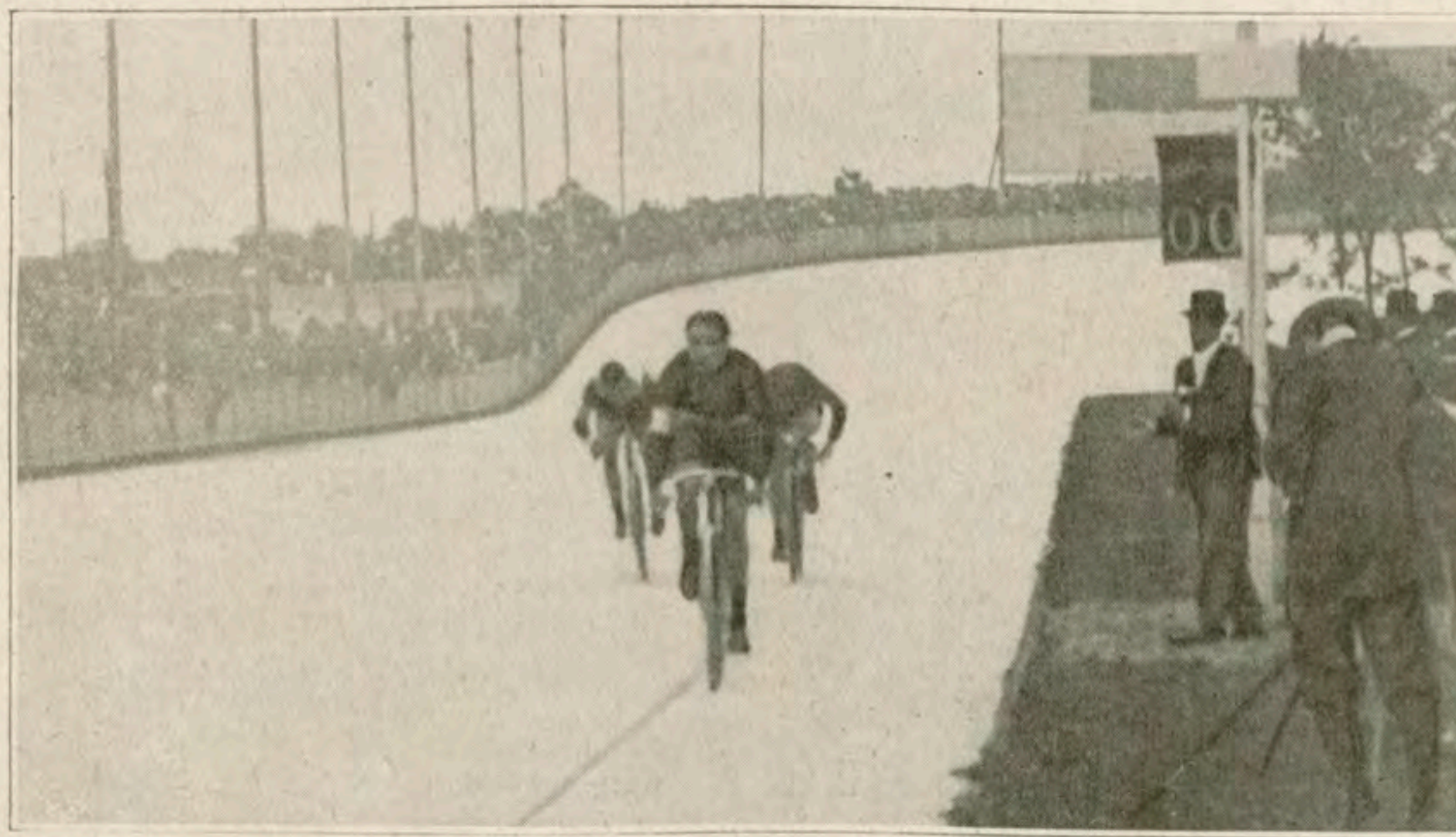
Morin, qui vient à l'extérieur, mais complètement dégagé de ses adversaires, lève aussi la main, sans motif apparent. Il a fait un écart, par peur d'une bousculade. Cette fausse manœuvre le met hors de course également. Pour l'instant, Nossam et Morin se remettent vaillamment à l'ouvrage, pour attaquer Bourrillon. Trop tard! Malgré tous leurs efforts, et en dépit d'un retour splendide, ni l'un, ni l'autre, ne réussissent à menacer le Marmandais. Leur lutte est pour la seconde place. Derrière Bourrillon, Morin et Nossam finissent presque de front. Qui est-ce? Nossam, peut-être? Morin, sans doute? Le juge proclama Morin second à une longueur et demie de Bourrillon. Nossam troisième, à quelques centimètres de Morin.

(1) Voir les numéros 746 et suivants.

Rien! pas d'applaudissements! pas d'acclamations! Le public se tient coi. Il a senti que la course était entachée d'irrégularité. Sa logique, car la foule est logique, n'est pas satisfaite. Venue dans l'espoir d'assister à une lutte régulière, elle perd d'un coup toutes ses illusions. Un concurrent a été coupé, deux ont levé la main en signe de réclamation. Sans savoir ce qui suivra, au pesage, aux tribunes et aux places populaires, on reste anxieux, avec des mines effarées, désolées. Le tout se complique de l'incertitude des résultats. On a bien vu Bourrillon premier, mais qui est second, de Nossam et de Morin? Si le juge a communiqué, à la Presse, son classement, en revanche, communication de ce classement n'est pas donnée au public. La raison, mais la foule qui s'impatiente n'a pas le temps de raisonner, c'est que Nossam et Morin avaient tous deux déposé une réclamation contre Bourrillon.

Après une délibération de trente minutes — je ne réponds pas du temps — les commissaires faisaient savoir au public que Bourrillon, arrivé premier, était déclassé, et que Morin, arrivé second, passait, de ce fait, premier et Nossam second.

Morin, arrivé second, passait premier! Si le déclassement de Bourrillon parut juste et naturel



LE CHAMPIONNAT DE FRANCE DE 1897

Paul Bourrillon remporta le titre de champion de France, en 1897, au vélodrome de la Seine où il battit Nossam et Piette dans la finale, gagnant par 5 longueurs.

— quand on casse des pots on les paie — la place qu'on donnait à Morin souleva une tempête.

Au pesage et dans la tribune officielle, notamment, de violentes protestations s'élevèrent. Bien des gens, la grande masse des spectateurs avaient nettement vu Nossam second derrière Bourrillon.

C'était donc à lui que devait revenir la première place, c'était donc lui qu'il fallait proclamer vainqueur du Grand Prix de Paris. Voilà ce que hurlait la foule, furieuse maintenant et doublement désillusionnée.

Ce que le juge a prononcé est prononcé. Il n'y a pas à y revenir. Le juge est un des rares mortels à qui, du moins en théorie, il faut reconnaître l'infailibilité.

Seul d'ailleurs, ou à peu près seul, il est placé de façon à pouvoir bien apprécier l'ordre dans lequel les concurrents franchissent la ligne d'arrivée. Celui à qui dimanche dernier était échue la responsabilité de prononcer est un de nos amis, plus même, un camarade de collaboration. C'est un loyal, un sincère. Il a à son actif un joli stock d'arrivées, il a du métier. C'est donc en toute sincérité et tel qu'il a vu qu'il a classé Morin second et Nossam troisième.

Le public — encore une fois une partie du public, celle plus ou moins bien placée pour voir l'arrivée — n'a pas vu comme le juge. La photographie elle-même paraît nettement lui donner tort.

Le verdict des commissaires n'a satisfait personne. Le public aurait voulu que la finale fut annulée et recourue. Les commissaires en avaient ainsi décidé, mais un des concurrents, Bourrillon, ne voulut pas se soumettre à cette décision...

Ludovic Morin, pas gêné, profite de la réclama-

tion de Nossam et est donc pour la troisième fois le vainqueur du Grand Prix de Paris. Je regrette de ne pouvoir saluer cette victoire comme je l'aurais voulu. Je suis donc dans le doute par raison et par sagesse. J'estime qu'on ne saurait fonder sur un résultat faux un raisonnement quelconque.

Telle était l'opinion de Frantz Reichel. Elle prouvait que personne, en définitive, n'était satisfait du résultat et qu'aucun ne savait quel était, officiellement, le meilleur homme des trois.

MM. Henri Desgrange, Victor Breyer et le regretté Louis Minart étaient les trois commissaires et ce sont eux qui me déclassèrent. Je m'obstinaï à ne pas vouloir recommencer la finale, parce que le grand grief qui m'était adressé consistait en ce fait que sur une roue de Nossam un brin d'herbe avait été trouvé.

— Cela prouve, ajoutait-on, que vous avez obligé votre adversaire à rouler sur le gazon en le coupant!

Or, les pneumatiques de Nossam étaient neufs, par conséquent très adhérents, et dans les cabines il y avait du gazon. Rien ne me disait que ce n'était pas là qu'il avait pris le morceau d'herbe, cause de tout le mal. C'est pourquoi je refusai de courir à nouveau. Mon entêtement me privait d'une victoire qui, selon moi, et d'après mes précédentes performances, ne pouvait m'échapper.

Je traversais d'ailleurs une véritable période de malchance. Mon match avec Protin avait commencé, le Grand Prix de Paris avait continué et ce n'était pas fini.

Les 18 et 25 juillet se disputait le Grand Prix de l'U. V. F. sur la nouvelle piste du Parc des Princes, l'une des plus belles du monde, mesurant 666 mètres et l'une des plus régulières, grâce à ses impeccables virages et à ses longues lignes droites qui suppriment la part du hasard et font bien gagner le meilleur homme, qu'elles obligent à un effort réel.

Le Grand Prix comportait une allocation de 10.000 francs pour le vainqueur et j'espérais bien être cet heureux mortel. Dans ma série, je triomphais de Thibaudin, l'homme au seau de toilette, et de l'ex-amateur Guillaumet. Ruinart et Gougoltz finissaient derrière moi dans la demi-finale.

J'étais opposé dans l'ultime épreuve à mes adversaires du Grand Prix de Paris: Morin et Nossam. J'allais es-

sayer de leur prouver que j'étais bien le meilleur. Hélas! une erreur allait me coûter la première place!

Entré seul en tête, fonçant vers le poteau, j'avais réussi à décoller mes adversaires. J'emballais jusqu'à une ligne que je croyais être celle de l'arrivée, que je passais comme un éclair, et me relevais aussitôt. Mais je m'étais trompé: la ligne droite du Parc était plus longue que celle des autres pistes, j'avais pris un joint de ciment pour le winning-post qui était à 25 mètres de là environ. Morin et Nossam, qui s'empoignaient pour la seconde place derrière moi, ne furent pas le jouet de la même illusion et me coiffèrent sur le poteau. Morin, Nossam et moi, tel était l'ordre d'arrivée à quelques centimètres les uns des autres.

J'étais battu, mais je pouvais sans crainte me proclamer vainqueur moral.

Je partis aussitôt après pour Glasgow, où Nossam, Chinn, Parlbay, Arend et Barden allaient m'être opposés.

CHAPITRE XVI

LE CHAUVINISME ANGLAIS

J'ai remarqué, au cours de ma longue carrière cycliste, que les Français étaient bien bons et même bien ridicules en certaines circonstances. Il suffit que des étrangers viennent chez nous pour qu'aussitôt ils soient sacrés grands champions, probes, honnêtes et invincibles. Tous les passe-droits leur seront réservés. Y a-t-il une contestation entre eux et leurs collègues français? Toujours on rend la décision en faveur de l'étranger. De même que dans les arts, il suffit d'avoir un nom à consonnance bizarre

pour qu'aussitôt on vous considère comme un génie. Dans les sports, dès que vous êtes étranger, vous serez sûr d'avoir toujours le bon droit pour vous et de bénéficier de toutes les faveurs.

Mais, dès que vous, Français, vous allez en dehors de vos frontières, les juges, plus chauvins que vos compatriotes, vous lèseront sans cesse, vous déclarant battu quand vous aurez gagné, vous déclassant lorsque les leurs vous auront balancé; en un mot, faisant preuve toujours et sans cesse d'une partialité révoltante. Dans tous les pays, j'ai eu à souffrir de cet état de choses particulier. Il n'en est qu'un où je n'aie jamais subi les atteintes de l'injustice, où tout se soit passé avec correction, c'est l'Allemagne. Dans tous les autres, j'ai été ou failli être victime.

C'est ainsi qu'à Glasgow, je fus volé comme dans un bois et naturellement au bénéfice d'un anglais. J'avais gagné ma série sans pousser et j'étais opposé dans ma demi-finale à la coalition anglaise formée par Chinn et par Barden. Je me méfiais naturellement et ne me souciais pas de me laisser enfermer comme un novice par les deux compères. Dans la ligne finale, je menais la danse avec sécurité, lorsque Barden, dans un très bel effort, je me plais à le reconnaître, remontait peu à peu, me rejoignait et luttait coude à coude avec moi. Il arrivait presque à ma hauteur, mais ne parvenait pas cependant à me précéder. Je me défendais opiniâtrément sans juger à propos de démarrer à nouveau, car j'étais sûr de la victoire. Je passais le poteau avec près d'une demi-roue d'avance, j'en étais convaincu et je le jurerais la tête sur le billot. D'ailleurs, tous ceux qui étaient placés en face de la ligne d'arrivée s'en rendirent compte. Or, quelle ne fut pas ma stupéfaction en entendant annoncer :

« Premier Barden, à 15 centimètres devant Bourrillon ».

Je protestai naturellement avec toute l'énergie dont je disposais, mais inutilement. J'étais volé jusqu'au bout. Furieux, je quittai la piste du « Celtic Park », jurant de ne pas y remettre les pieds. Je pris le premier train, conservant un souvenir bizarre des procédés sportifs de nos voisins d'Outre-Manche. J'ai appris depuis qu'ils jugeaient de la même façon les matches de boxes et les parties de football !

Jerevins à Paris, pour partir presque aussitôt pour Berlin où je devais courir les 8 et 9 août sur la nouvelle piste de Kururstendamm, l'une des plus belles qui aient été construites. Là, je remportais des victoires assez faciles, gagnant le grand prix de Charlottenburg, sur Büchner et Aug. Lehr.

Continuant mes pérégrinations à l'étranger, je parlais aussitôt pour Anvers où je disputais le lendemain le Grand Prix.

Plus de 12.000 personnes envahissaient le Vélodrome de Zurenburg. Les séries avaient classé successivement : Ruinat, Hargot, Durand, Georgy, Chinn, Van den Born, Fischer, Protin, Lequeu, Momo, Gorla, Impens, Roberston, Singrossi, Eros, Nossam et moi. C'est dire que le lot était plutôt relevé. Lejeune, Dutrieu, Cabolet et Gascoyne s'étaient partagé les séries de repêchage. Les quarts de finales avaient été enlevés par Durand, Van den Born battant Ruinat, Protin à plusieurs longueurs devant Eros et Robertson, Momo devant Fischer, Nossam triomphant d'Impens, Chinn précédant Singrossi, et moi à une longueur devant Gascoyne. Eros et Singrossi gagnaient le repêchage.

La première demi-finale permettait à Protin de battre Durand d'une longueur, Singrossi était 3^e. La seconde mettait aux prises Eros, Chinn et moi. Personne ne voulant mener, sur-place, jusqu'au moment où Eros s'échappe. Chinn et moi le rejoignons bientôt. Nouvelle séance d'équilibre : Eros part à nouveau et se trouve en tête à la cloche. Je le rattrape dans la ligne opposée, passe et gagne d'une longueur. Chinn était 3^e. La troisième demi-finale, très disputée, revenait à Momo, battant d'un souffle Van den Born, 2^e et d'un rien Nossam, 3^e.

La finale réunissait donc : Momo, Protin et moi. Protin était à la corde, Momo à l'intérieur et moi au milieu. Au départ, Protin prenait la tête devant moi et Momo qui le remplaçait au second tour. J'étais toujours en seconde position, avec Protin à mes côtés. Celui-ci démarrait superbement aux 300 mètres, s'assurant plusieurs longueurs. Dans la ligne opposée, je fournissais mon effort, rejoignais Protin et une lutte splendide s'engageait, dont j'avais la chance de sortir vainqueur par 20 centimètres. Momo était 3^e à 2 longueurs.

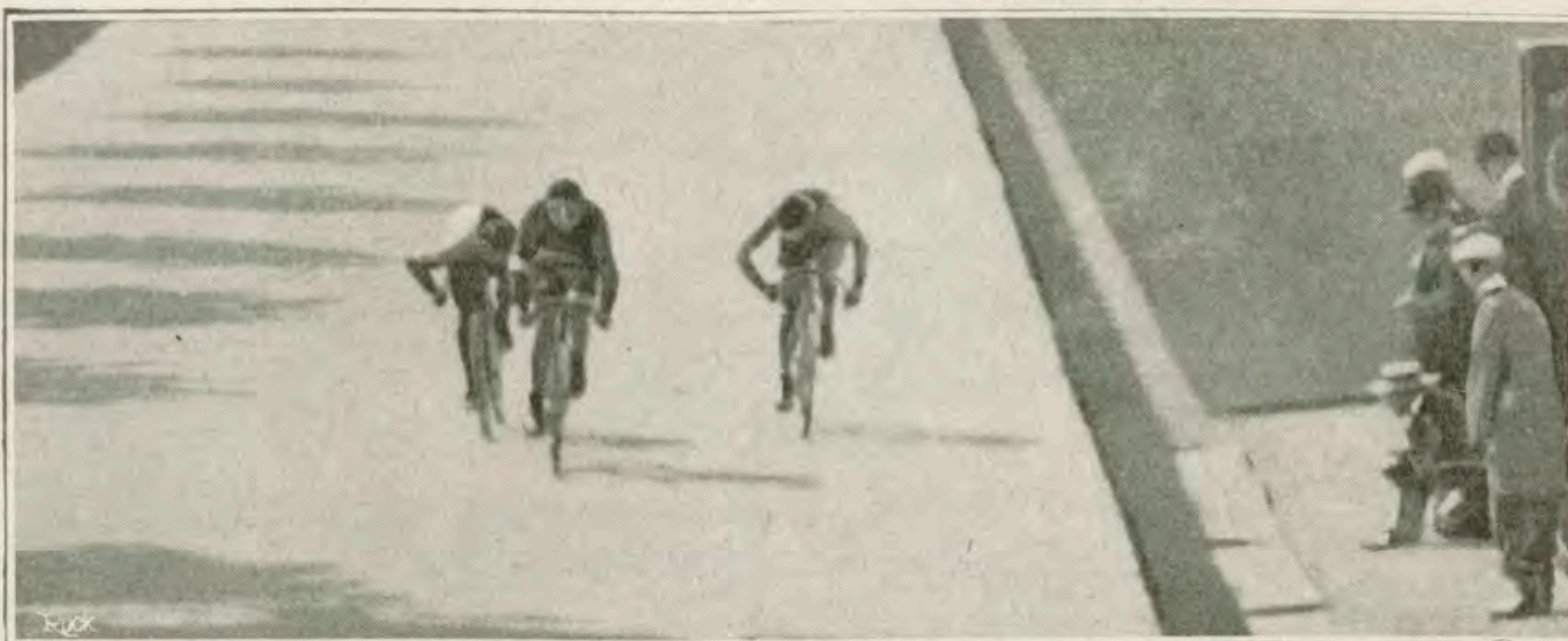
Le lendemain, c'est à Blankenberghe que j'opérais pour le Grand Prix. Je n'y étais pas heureux, me

ressentant un peu des fatigues de mes voyages successifs, et je me classais seulement 3^e derrière Nossam et Fischer.

Mais ce n'était pas fini : j'allais à Hambourg le 15 août pour y disputer le Grand Prix. J'étais encore volé par la décision du juge à l'arrivée qui, contrairement à l'opinion des spectateurs impartiaux, prétendit que j'étais battu par le nouveau Champion du Monde, l'Allemand Arend.

J'étais à Leipzig, le 18 août, pour les éliminatoires du Grand Prix dont la finale se courait le 22. Je n'étais pas heureux en cette circonstance. Jaap Eden me précédait en effet d'une longueur. Je réclamaï contre cette victoire acquise d'injuste façon, mes camarades protestaient également. Tout avait contribué à fausser le résultat, mais les juges, sans doute pressés d'aller prendre leur apéritif avaient maintenu le classement, malgré l'iniquité d'une semblable conduite.

Depuis près de trois semaines, je n'avais pas de chance. Il était temps de réagir et d'obliger les commissaires sportifs à ne plus pouvoir truquer les classements pour avantager leurs compatriotes.



L'ARRIVÉE DU GRAND PRIX DE PARIS (1897)

Bourrillon gagna le Grand Prix de Paris devant Morin et Nossam. Mais Nossam prétendit avoir été gêné et Bourrillon fut déclassé.

Le 29 août, je me réhabilitais en remportant le Grand Prix de Coblenz, organisé à l'occasion de l'érection du monument élevé à l'empereur Guillaume I^{er}. Arend qui venait de se faire suspendre, avait trouvé sans doute des accommodements avec le ciel... et sa fédération, puisqu'il participait à l'épreuve. Je n'en étais pas fâché d'ailleurs, car j'avais un échec à venger.

Dans ma série, j'avais triomphé par plusieurs longueurs de Seidl. Les demi-finales avaient permis à Büchner de battre Dufaux, à Arend de triompher d'Heimann et à moi de prendre trois longueurs à Huber. Heimann, le plus rapide deuxième des demi-finales, était qualifié pour la finale.

Dans cette ultime épreuve, nous étions donc quatre. A la cloche, Heimann emballait à fond, suivi par moi et Arend dans l'ordre. Dans la ligne opposée, je plaçais mon démarrage et prenais aussitôt quatre ou cinq longueurs à mes concurrents, qui ne me revoyaient plus qu'après l'arrivée. Heimann était 2^e à un quart de roue devant Arend qui précédait Büchner. Celui-ci déposait contre Arend une réclamation qui n'était pas acceptée.

J'étais heureux d'avoir prouvé ma supériorité sur Arend, mais les événements allaient faire croire au public que cette supériorité n'était pas si certaine que cette victoire pouvait le faire supposer.

Le meeting de Cologne qui se déroula les 4 et 5 septembre, fut attristé par une pluie battante qui rendit la piste très dangereuse et m'incita à me ménager pour ne pas risquer de tomber sur le sol glissant. Dans le Derby Rhénan, je me plaçai second derrière Arend, mais, ayant rempli les conditions de mon engagement, je ne jugeai pas nécessaire de pousser dans le Championnat d'Europe, où j'abandonnai, et qui fut remporté encore par Arend. Il aurait été fou de ma part d'essayer de me lancer sur une semblable piste et les organisateurs le comprirent si bien qu'ils me payèrent intégralement la somme prévue, sans m'adresser le moindre reproche. D'ailleurs, je dois reconnaître qu'en Allemagne, je n'ai jamais eu la moindre discussion d'ordre pécuniaire et pourtant j'étais toujours engagé sur parole.

Les 12 et 19 septembre, c'était au tour du Grand Prix de Berlin, doté d'un prix de 8.000 marks pour le premier. J'espérais bien m'attribuer cette belle allocation, si la malchance voulait me laisser courir tranquille.

J'avais gagné facilement ma série et ma demi-finale. Après m'être fait masser, j'attendais patiemment le moment de la finale, en gardant, sur la pelouse, ma machine auprès de moi pour que

personne ne s'avise de la saboter, lorsque, soudain j'aperçois une main fine qui se posait sur l'un de mes pneus. Sans seulement prendre le temps de me retourner, je me hâte de donner une tape sévère, sur la main indiscrete, en ajoutant ces mots :

— Voulez-vous f... le camp de là, espèce de crapule !
Je regardai alors quelle était la personne assez malhonnête pour essayer de crever mes pneumatiques et je fus quelque peu stupéfait de constater que c'était un vieillard. A cet âge, être encore mal-faisant ! J'étais indigné !

Je courais la finale et, plaçant mon démarrage avec à-propos, je semais littéralement Aug. Lehr, Arend, Kaeser et Parlbj, dans cet ordre. Une ovation délirante saluait cette victoire dont j'étais bien heureux.

En revenant au quartier des coureurs, l'un des commissaires sportifs vint à moi et me tint ce langage.

— Vous avez eu un geste plutôt vif, tout à l'heure !
— Dame ! je ne voulais pas voir abîmer ma bicyclette !

— Ce n'était pas dans ce but qu'agissait la personne que vous avez brutalisée

— C'était pourquoi, alors ?

— Pour voir si vos pneus étaient bien gonflés.

— Est-ce que cela la regardait ?

— Non, mais elle en avait le droit.

— Comment cela ?

— C'était le marquis de Noailles, ambassadeur de France à Berlin !

— Diable !...

Le ciel tombant à mes pieds ne m'aurait pas plus suffoqué. Quel impair ! C'était la fâcheuse gaffe dans toute sa beauté ! Que faire ? Comment me tirer de là ?

Une seule ressource me restait : aller à la recherche du marquis de Noailles, pour lui présenter mes excuses. Je fis tous les coins et recoins pour le trouver dans le vélodrome. Impossible d'y parvenir. Navré, furieux, je me rendais alors dans ma cabine pour m'habiller, lorsque, soudain, j'entendais frapper à ma porte :

— Entrez !

Que vis je ? L'ambassadeur lui-même qui s'était dérangé pour rendre visite au grossier personnage que j'étais. Je me confondais aussitôt en excuses.

— Vous êtes tout excusé, me répondait en souriant mon aimable interlocuteur. Vous avez bien fait. Et rien ne pouvait m'être plus agréable et plus doux que la victoire splendide que vous venez de remporter. Veuillez me faire un plaisir : venez me voir demain matin à l'ambassade.

Je promettais, bien entendu, trop heureux et trop fier. Le lendemain, j'étais fidèle au rendez-vous et, dans l'immense parc, le marquis de Noailles me demandait de me promener en tandem avec lui, car il était un fervent de la machine double. Nous causâmes longtemps et c'est là l'un des plus beaux souvenirs de ma carrière cycliste.

Le Grand Prix de Berlin fut la dernière course de ma saison. Je rentrais à Paris, puis m'occupais de mes affaires, et faisais quelques voyages avant d'aller me reposer dans mon pays. Mon long séjour en Allemagne avait fait jaser les êtres malveillants et le bruit courut, dans certains journaux, que j'allais monter désormais une machine allemande. A cette nouvelle, mon sang ne fit qu'un tour et j'adressai, aussitôt, la protestation suivante aux quotidiens qui ne m'avaient pas attaqué. Peu m'importait les autres.

« Nantes, 27 octobre 1897.

« Mon cher ami,
« Je suis à Nantes depuis hier, de retour de Valentigney, et j'apprends qu'un journal spécial annonce, avec une pointe d'ironie, que j'ai rompu avec la maison Peugeot et me suis engagé dans une maison allemande, dont la générosité serait excessive. Hâtez-vous de couper les ailes à ce canard malveillant. Je suis allé, en quittant Paris, à Valentigney, où j'ai renouvelé le traité qui me lie à nouveau avec la maison Peugeot, — une maison française où je ne m'y connais pas.

« Ceci fait, je me suis rendu à Nantes pour entendre un de mes compatriotes et ami Paul Séveilhac, un baryton qui pédale entre deux opéras, — engagé au Grand-Théâtre.

« J'ai été reçu fort aimablement par mon ami et tous ses camarades de théâtre, des cyclistes aussi. J'aurai de la peine à quitter Nantes avant deux jours, car Séveilhac et ses amis ont projeté de m'emmener faire des excursions, qui s'achèveront par des déjeuners, des lunches et des dîners, — de quoi gagner une gastrite.

(A suivre.)

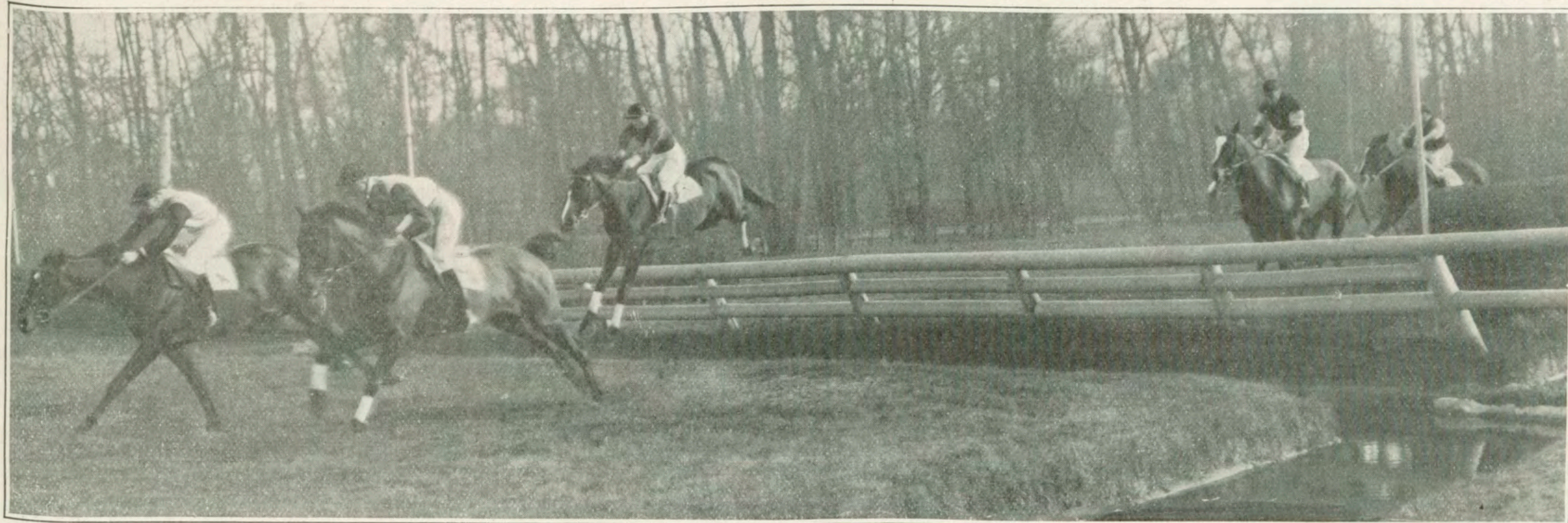
PAUL BOURRILLON.

LA RÉOUVERTURE D'AUTEUIL



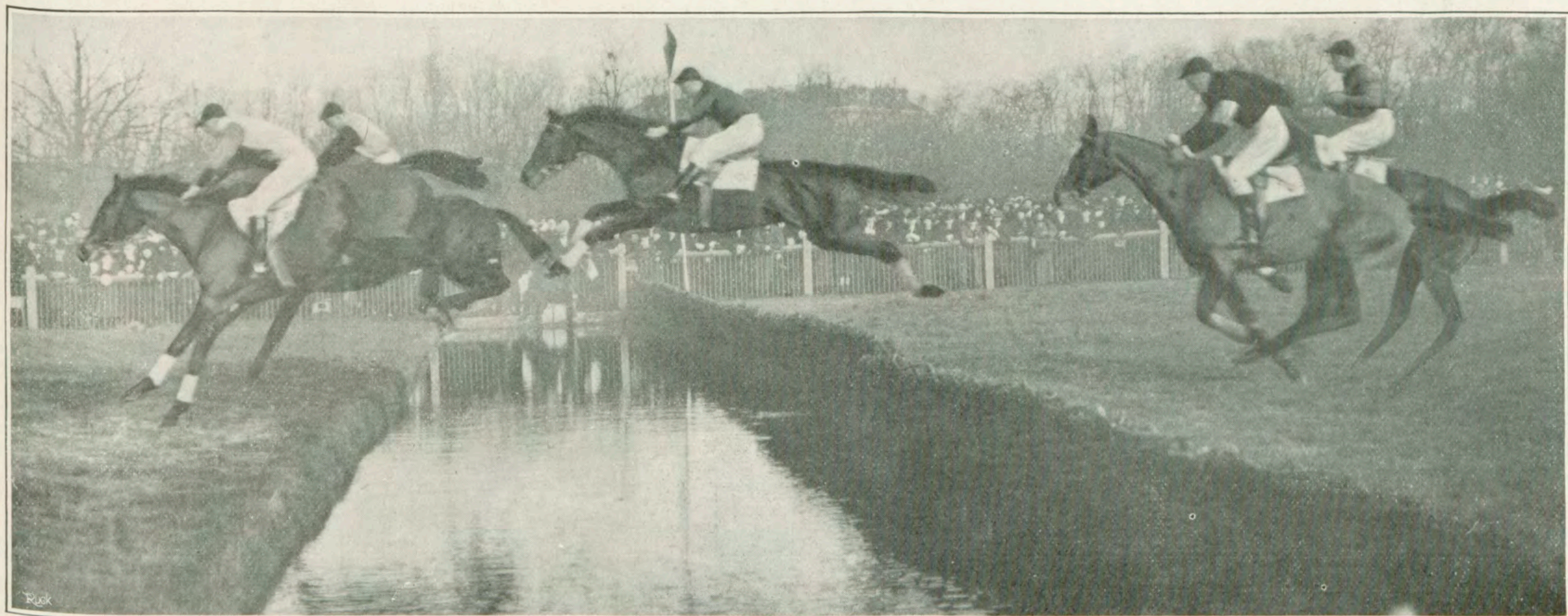
LE PRIX KÉRYM (haies 3.000 mètres, 15.000 francs). — 16 février. — Le saut du bull finch au premier tour.

African King est parti en tête, serré de près par Upholsterer, Canfranc et Lord William; African King lâchait pied aux fortifications, les autres chevaux de tête se groupaient. Au dernier tournant, Boston IV venait très fort, mais Canfranc, très énergiquement monté par Powers, s'assurait la victoire par une demi-longueur.



LE PRIX DE BILLANCOURT (steeple-chase 3 800 mètres, 15.000 francs). — 16 février. — Le brook.

Anderson a mené au début, il précédait Loup, Sulpice, La ly Fish et Oiselette; bientôt, celle-ci passait en tête. En sautant la rivière des tribunes, Loup et Sulpice tombaient; au brook, Anderson était devant Lady Fish, Oiselette, Faustine II et Patricien.



LE SAUT DU HUIT DANS LE PRIX DE BILLANCOURT

A la rivière du huit, Anderson sautait devant Lady Fish, Oiselette, Faustine II et Patricien. Au talus à revers, Grand-Duc III tombait; entre les tournants, Patricien rejoignait Oiselette et se détachait pour gagner par 5 longueurs sur la pouliche de M. Gouttenoir de Toury, Memnon était troisième; Lady Fish était tombée au bull finch.

LE GRAND-PRIX DE MONTE-CARLO



LE COMTE DE LAREINTY-THOLOZAN, LE VAINQUEUR

Le Grand-Prix de Tir aux Pigeons de Monte-Carlo vient d'être remporté par un Français, l'aviateur, comte de Lareinty-Tholozan. A 27 mètres, il tua 16/16 et gagna le prix de 25.000 francs et un objet d'art. En haut, de gauche à droite : M. Kasantzeff (Russe), 2^e, tuant 15/16, gagne 15.305 francs; le comte Czernin (Autrichien), 3^e avec 14/15, gagne 12.755 francs; MM. Journu (Français) et Harrisson (Anglais), 4^{es} avec 12/13, 179 concurrents.